

**LITTÉRATURES**

Correspondances :  
André Gide  
et Jacques Schiffrin ;  
Paul Verlaine ;  
Simone Breton  
page III

**SCIENCE-FICTION**

Rencontres avec  
Georges Planchard  
et James Lovegrove ;  
revues de S-F ; fantasy  
pour la jeunesse  
page VI

**HISTOIRE**

Jacques Le Goff,  
« Héros et merveilles  
du Moyen Age » ;  
Les mystères  
de Louis XVI  
page VIII



**LITTÉRATURES**

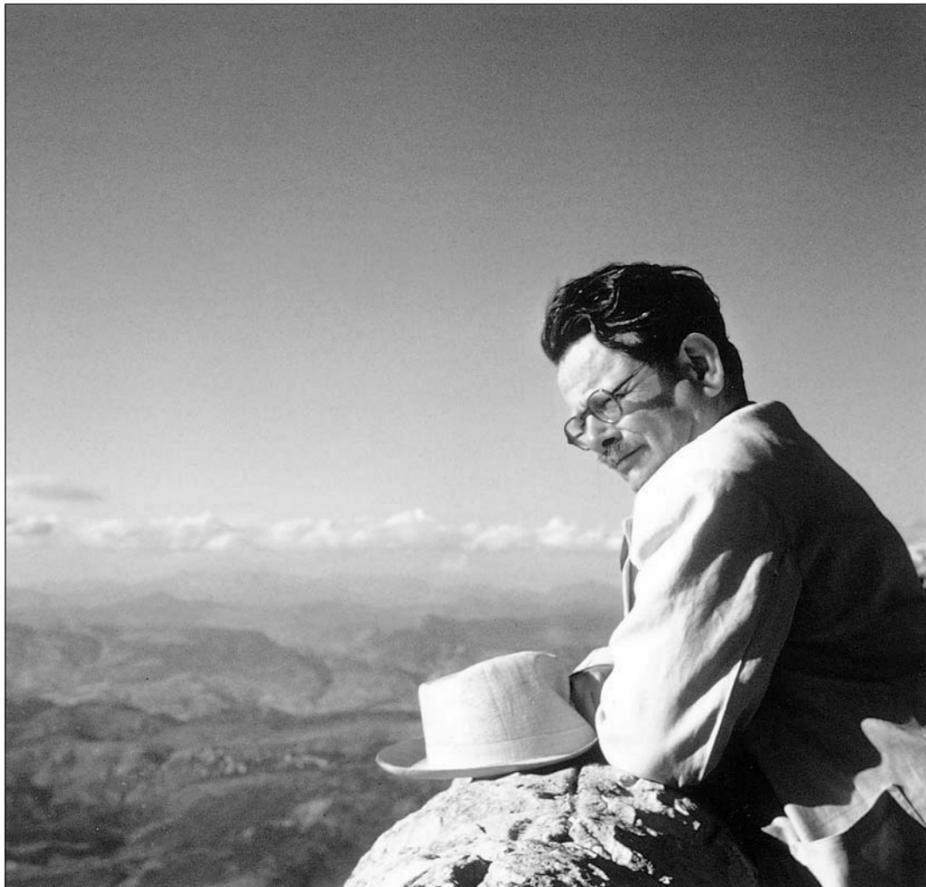
**LETTRES BRÉSILIENNES**

Un dossier spécial à l'occasion de la Comédie  
du livre de Montpellier : Chico Buarque,  
« Brésilien du siècle » ; Heloneida Studart ;  
Lya Luft ; Adriana Lunardi...  
pages IV et V

## Canetti, exil et métamorphose

A l'occasion de la publication en français des « Années anglaises », l'écrivain italien Claudio Magris rend hommage à l'auteur d'« Auto-da-fé », Prix Nobel de littérature 1981, qu'il a bien connu

■ Claudio Magris



Elias Canetti en 1957

Dans la tradition juive, il y a un démon « qui voit sans être vu ». Peut-être Isaac Bashevis Singer avait-il raison de dire qu'un écrivain ressemble facilement à ce démon. L'écriture est aussi une façon de se soustraire, de cacher son visage, y compris lorsqu'on rédige son autobiographie. Peu d'écrivains ont su se cacher aussi bien qu'Elias Canetti, qui a célébré dans des pages inoubliables la métamorphose comme stratégie pour échapper au pouvoir et à la mort. Il a su la maîtriser dans sa propre vie – et pas uniquement lorsque, au téléphone, pour ne pas être dérangé, il faisait semblant d'être une gouvernante. C'est ce qui m'était arrivé un jour, lorsque je l'avais appelé à Londres, où nous nous étions rencontrés pour la première fois dans les années 1960. Ses « années anglaises », celles de son exil, touchaient alors à leur fin, et peut-être pour lui, intimement, étaient déjà terminées.

Cette saison anglaise dans la vie de Canetti n'est pas seulement la période comprise entre 1939 (date à laquelle, avec sa femme Veza, il quitte la Vienne nazie) et 1971, à laquelle se réfère le volume qui vient de paraître en français dans l'excellente traduction de Bernard Kreiss. En Angleterre, plus précisément à Manchester, Canetti avait déjà passé, jeune homme, deux années, entre 1911 et 1913, qu'il a évoquées

– peut-être réinventées ou occultées ? – avec une grande force poétique, dans *La Langue sauvée*, premier tome de son autobiographie. Ce furent les années fondamentales de son éducation sentimentale hors normes : celles de la mort du père, de l'amour féroce et blessé pour la mère et de la découverte de la langue allemande, dans laquelle il devait devenir – peut-être avec un seul livre, *Auto-da-fé* – l'un des plus grands et des plus singuliers écrivains de la littérature universelle.

L'exilé qui débarque à Londres en 1939 et vit les expériences retracées dans ce dernier livre posthume, a déjà écrit ce chef-d'œuvre : une parabole inexorable et glacée de la maladie mortelle contemporaine, du délire qui trouble la raison du siècle ou, mieux, de la raison devenue elle-même délire. *Auto-da-fé* est la grotesque odyssee de l'intelligence qui, par peur de la vie, se barricade

et finalement se détruit parce qu'elle s'est transformée en une cuisine qui efface l'existence. Le roman peint, avec une parfaite cohérence stylistique et une extraordinaire puissance poétique, un monde chaotique, asséché de tout désir, dans lequel la paranoïa empêche les hommes de projeter leurs affects sur les choses. L'auteur disparaît : c'est comme s'il n'y avait personne pour regarder et ordonner les choses qui acquièrent une inhumanité éperdue. Le manque désespéré d'amour fait sentir, par contraste, la nécessité de l'amour.

*Auto-da-fé* est déplaisant, comme tous les grands livres qui ne concèdent rien, n'édulcorent ni l'angoisse ni la mort, n'arrondissent pas les angles et vous frappent comme un coup de poing. C'est l'une des œuvres majeures écrites sur le caractère démoniaque du XX<sup>e</sup> siècle et de la vie, par un auteur qui a dû se trou-

ver au bord de cet abîme. Un auteur difficile à mettre en relation avec l'homme aimable, serein et généreux que j'ai eu la chance de fréquenter personnellement, avec ma famille, à Trieste et à Zurich. Un homme qui m'a aidé à faire un peu de clarté en moi, et qui enchantait mes étudiants à Trieste – ils sont restés aujourd'hui encore liés dans un « groupe Canetti » désormais mythique. Au travers de nombreux écrits postérieurs à *Auto-da-fé*, en particulier les essais et les aphorismes, il est devenu un maître et un symbole d'humanité.

Paru en 1935, apprécié par Thomas Mann et Robert Musil, *Auto-da-fé*, redécouvert plusieurs décennies plus tard, avait presque disparu de la scène littéraire. L'exilé Canetti arrive donc à Londres pratiquement inconnu. Les années anglaises sont celles qui le voient travailler à l'autre œuvre fondamentale de sa vie, *Masse et puissance*, œuvre non pas de vérité objective et scientifique, comme il le croyait, mais de grandiose vérité métaphorique : une géniale et anormale parabole de la mort, du pouvoir, de la masse et du délire.

Sur l'élaboration de cette œuvre qu'il considérait comme le but de sa vie – il y sacrifia tout, jusqu'aux exigences de Veza, cette femme tant aimée – on ne trouve que peu d'échos dans ces *Années anglaises*. Canetti a écrit, mais sans les publier, les pages de ce livre qui paraît en France en cette année du centenaire. Intéressantes comme tout document concernant un grand auteur, ces pages posthumes n'ajoutent rien à l'image de Canetti, et mettent parfois dans l'embarras le lecteur enthousiaste de son œuvre.

Les portraits de grandes personnalités – Bertrand Russell, Henry Moore, Herbert Read et bien d'autres –, quoique rédigés dans une prose classique exemplaire, ne sont pas narratifs mais seulement descriptifs, et restent isolés, immobiles et sans vie comme des bustes dans un parc. Cette galerie de personnages illustres ressemble trop aux parties dont l'écrivain dénonce la futilité. Les critiques concernant l'Angleterre, comme le remarque Jeremy Adler dans une postface pénétrante et rigoureuse, n'évitent pas toujours les généralités et les clichés. Au fond, Canetti manque le sens vrai et fort de ces terribles années de guerre. Il y a des pages intenses, comme les critiques justes et très dures sur le déclin de l'Angleterre, et de pénibles défoilements, comme sur Iris Murdoch, avec laquelle il entretenait une liaison. Mais même un génie a le droit d'être parfois banal et d'écrire ce que bon lui semble, y compris des choses mesquines, sur des bouts de papier qu'il laisse dans un tiroir.

Les *Années anglaises* sont une note mise en appendice à l'œuvre de quelqu'un qui a écrit *Auto-da-fé* et enseigné que toute vie doit être respectée et protégée contre la mort. Sven Hanuschek a consacré à Canetti une biographie admirable, exhaustive et très humaine, qui aide plus que tout autre texte à comprendre l'homme et l'écrivain. Canetti

regardait avec soupçon et défiance ceux qui se mettaient sur ses traces. Lui-même cherchait à les occulter, afin de domestiquer son image et de cacher le visage extrême de l'auteur d'*Auto-da-fé* derrière une figure positive et rassurante.

Lorsque, usant de la liberté que l'on peut, que l'on doit avoir avec les grands écrivains, je lui dis que son autobiographie était par rapport à *Auto-da-fé* ce que pourrait être un bel essai sur Kafka par rapport au *Procès*, il en prit ombrage et m'écrivit que le temps de notre amitié était terminé. Après l'avoir lu et connu, je regarde le monde autrement. De lui, comme de peu d'autres, j'ai appris que – comme il l'a écrit – chacun, oui, vraiment chacun, est le centre du monde.

Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau.

★ Ecrivain et universitaire triestin, Claudio Magris est notamment l'auteur de *Danube* (Gallimard, 1988).

**LES ANNÉES ANGLAISES**  
(*Party im Blitz. Die englischen Jahre*)  
d'Elias Canetti.  
Traduit de l'allemand  
par Bernard Kreiss,  
Albin Michel « Les grandes traductions », 342 p., 21,50 €.

APARTÉ

### Bush, atout sexe

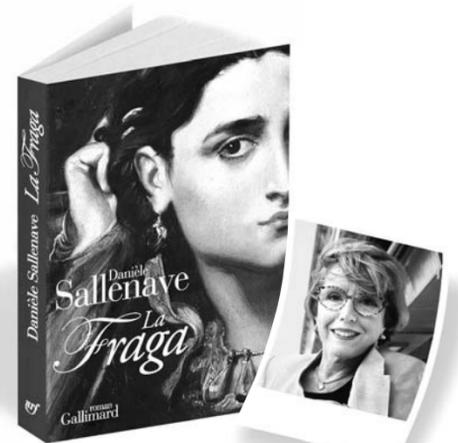
**CHÔMAGE**, enlèvement des troupes américaines en Irak : en ce début 2004, tout laisse à penser que George W. Bush aura bien du mal à être reconduit à la Maison Blanche. Mais voilà, c'était compter sans le sexe, qui, sous couvert de valeurs morales, va s'introduire dans la campagne électorale, occuper tous les esprits au point de se dresser comme la principale ligne de front entre républicains et démocrates. Eclipsant ainsi tous les autres sujets. Au grand dam de la plupart des observateurs qui ne mesureront trop tard l'ampleur du phénomène... obsessionnel.

Comme le reconnaît elle-même Annette Lévy-Willard, fine connaisseuse de la société américaine, journaliste à *Libération* et ancienne correspondante à Los Angeles, « personne – ni moi d'ailleurs – n'a vraiment décrypté ce bouillonnement autour du sexe ». Aussi, pour mieux appréhender cette guerre, la journaliste nous replonge-t-elle au cœur même de l'agitation électoral-hormonale (1).

Christine Rousseau  
Lire la suite page X.

(1) *Chroniques de la guerre du sexe en Amérique*, Grasset, 230 p., 17 €.

## Danièle Sallenave



### La Fraga roman

Venise, 1893. Le passé glorieux de la ville est derrière elle, mais sa beauté dégradée demeure saisissante ainsi que la vie intense des quartiers populaires. Il y a là de quoi changer un destin, faire basculer une vie.

Gallimard

## L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **ALAIN FLEISCHER CHEZ GALLIMARD.** Le prochain roman d'Alain Fleischer, *Immersion*, paraîtra à la rentrée de septembre chez Gallimard, dans la collection de Philippe Sollers, « L'Infini ». Jusqu'ici, l'éditeur principal de Fleischer était le Seuil. Ses grands romans, dont *Les Ambitions désavouées*, *Les Angles morts*, *La Hache et le Violon*, ont paru dans la collection « Fiction & Cie », que dirigeait Denis Roche et qui est désormais sous la responsabilité de Bernard Comment.

■ **NAISSANCE DES ÉDITIONS PUNCTUM.** Bernard Lefort et Laurence Verrand ont fondé la maison d'édition Punctum. Celle-ci « a pour objectif de produire des ouvrages dans le champ des sciences humaines, des documents d'actualité (société, politique...), des volumes illustrés pour la jeunesse, ainsi que des livres de fiction », indique un communiqué. Dans un premier temps, Punctum propose deux collections : « Pour d'autres raisons », inaugurée avec un entretien de Romain Goupil sur le cinéma, et « Vies choisies », des essais biographiques dont les deux premiers ouvrages sont consacrés à Claire Lacombe, militante pendant la Révolution française, et à Jean-Jacques Rousseau. Punctum proposera également un roman par an. La maison sera diffusée et distribuée par Vilo. Courriel : punctum.ed@free.fr.

■ **UNE NOUVELLE COLLECTION CHEZ BAYARD.** En collaboration avec la Bibliothèque nationale de France, Bayard propose une collection Histoire. Celle-ci est née des cycles de conférences organisés conjointement par la BNF et la revue *L'Histoire* depuis octobre 2002. Les ouvrages proposent ainsi les textes de ces conférences remaniés pour la lecture. Première livraison : quatre livres consacrés aux personnages d'Etat : *Jules Ferry*, de Mona Ozouf, *Nasser*, de Jean Lacouture, *Catherine II*, d'Hélène Carrère d'Encausse, et *Pierre Mendès France*, de Michel Winock (9 €).

■ **LES CÔTES BRETONNES AU CHASSE-MARÉE.** Récemment, les éditions du Chasse-Marée avaient proposé deux livres d'art, de Léo Kerlo et Jacqueline Duroc, consacrés aux peintures des côtes bretonnes, *Peintres de la côte d'Emeraude* et *Peintres des côtes de Bretagne Nord*. Elles déclinent aujourd'hui le second en opuscules qui invitent à la flânerie dans les toiles de Denis, Valloton, Jean-Haffen, Vitalis, Signac, Bouquet... Six titres parus (*Bréhat et l'embouchure du Trieux*, *La Baie de Morlaix*, *De Roscoff aux Abers*, *De Ouessant à Brest*, *La Côte de granit rose* et *La Baie de Lannion*) (32 p., 6,95 €).

■ **PRIX.** La Société des gens de lettres (SGDL) a décerné ses **Grands Prix de printemps 2005** : Grand Prix de littérature à Henry Bauchau pour l'ensemble de son œuvre à l'occasion de la parution de *L'Enfant bleu* (Actes Sud) ; Grand Prix de poésie à Franck-André Jamme pour l'ensemble de son œuvre, à l'occasion de la parution de *La Récitation de l'oubli* (Flammation) et *Extraits de la vie des scarabées* (Melville) ; Grand Prix du roman à Pascale Gautier pour *Trois grains de beauté* (Joëlle Losfeld) ; Grand Prix de la nouvelle à Constance Delaunay pour *Sur quel pied danser* (Gallimard) ; Grand Prix de l'essai à Belinda Cannone pour *Le Sentiment d'imposture* (Calmann-Lévy) ; Grand Prix du livre jeunesse à Thierry Dedieu pour *Jeanne* (Seuil jeunesse).

Par ailleurs, le cinquième **Grand Prix des lectrices de Côté Femme** a été décerné à *J'ai nom sans bruit*, d'Isabelle Jarry (Stock, 2004). Le **Prix du roman Ouest-France/Etonnants voyageurs**, créé lors de la 16<sup>e</sup> édition du festival Saint-Malo-Etonnants Voyageurs, a été décerné à Alain Mabanckou pour *Verre cassé* (Seuil). Le **Grand Prix de littérature dramatique** a été remis à Marc Dugowson pour sa pièce *Dans le vif*. Jean-Marie Le Breton est le lauréat du **Prix de la Fondation Pierre Lafue** pour *Grandeur et destin de la vieille Europe 1492-2004* (L'Harmattan).

■ **RECTIFICATIFS.** Contrairement à ce que nous avons écrit dans « Le Monde des livres » du 13 mai, le sociologue Pierre Birnbaum, professeur à l'université Columbia (New York), n'est pas américain mais français. Par ailleurs, dans le même numéro, nous avons omis de signaler le site Internet des colloques de Cerisy, dont nous avons publié le programme : <http://www.cci-cerisy.asso.fr>.

LE NET LITTÉRAIRE AVEC **Le Monde.fr**

Chaque semaine, « [lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

## Les chants numériques

<http://www.maldoror.org/>  
<http://www.cavi.univ-paris3.fr/phalese/MaldororHtm/sommaire.htm>

A LA REQUÊTE « Lautréamont », nous eussions aimé que le Web nous répondît : « *Silence, le poète travaille* » et que le moteur de recherche, lui aussi, se plaise à rêver. Mais il affiche ses listes de résultats en un temps record. Et, infamie, mépris pour son sujet, il trie par pertinence. Pourtant Isidore Ducasse nous avait exhorté dans *Les Chants de Maldoror* : « *Plût au ciel que le lecteur, enhardi et devenu momentanément féroce comme ce qu'il lit, trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marchés désolés de ces pages sombres et pleines de poison [...].* »

Deux sites valent que l'on s'y perde avec délectation. Le premier fête ses dix ans, il s'intitule sobrement

Maldoror.org. Il est le fruit du travail de Michel Pierssens, professeur de littérature française à l'université de Montréal. On peut y entrer notamment par la seule photo connue d'Isidore Ducasse, impressionnante tant ses yeux rappellent ceux de Kafka. Il s'y trouve, bien sûr, une édition en ligne des *Poésies* et des *Chants de Maldoror* et une quantité stupéfiante de documents. Des couvertures des éditions originales à la sublime signature du poète en passant par la recension de toutes les parutions et analyses sur l'œuvre. L'autre site est un moteur de recherche hypertextuel dans les œuvres complètes de Lautréamont, réalisé par le centre de recherche littérature et informatique de l'université Paris-III. Pour épouser par l'informatique les vertiges de l'un des inspireurs de la poésie moderne.

**Boris Razon**  
**Lemonde.fr**

## Le noir leur va si bien

Renaissance d'anciennes collections chez Actes Sud ou Fayard, parution de nouveaux titres : le polar, dont les lecteurs français sont très friands, reste toujours prisé par les éditeurs

Inspecteurs de police, médecins légistes ou entrepreneurs de pompes funèbres, anciens militaires, Français, Américains, Russes ou Italiens, ils sont nombreux à peupler la planète polar. Le « noir » n'en finit pas de faire les beaux jours des éditeurs. Les collections fleurissent ou re fleurissent et le genre se porte aussi bien en grand format qu'en poche où il n'est pas rare de trouver des inédits. Ainsi « Babel Noir » chez Actes Sud. Mise sous le boisseau au début des années 1990 après trois ou quatre ans d'existence et 25 titres livrés, la collection renaîtra en octobre avec *Fausse passe*, de Firmin Mussard, et *Terminus plage*, d'Alain Wagner.

Nouveau venu dans le paysage, Alvik – une maison créée en 2001 et spécialisée dans l'histoire et la géopolitique – s'est lancé dans le genre avec les pérégrinations investigatrices d'un héros récurrent, le Croquemort, de Tim Cockey, dont les premières aventures ont été publiées en juin 2004. La quatrième est annoncée pour la fin de l'année. Les nouvelles maisons ont de plus en plus tendance à inscrire des polars à leur catalogue, à l'instar de Bernard Pasquito, nouvel éditeur né en mars, qui propose des romans, dont des polars. Ainsi sortira, le 3 juin, *Prions pour la mort* d'Olivier Gérard. D'autres éditeurs, plus installés, ne s'interdisent pas une incursion dans le noir. En mai, Les Belles Lettres ont publié deux « coups de cœur », *L'Elu du serpent rouge*, de Jean-Paul Bourre et *Le Manuscrit Louise B*, de Matthieu Baumier. La Table ronde qui a une vingtaine de titres « noirs » – « par plaisir » et sans la contrainte d'une collection, explique Marie-Thérèse Caloni, directrice générale de la maison – vient de livrer *Le Maestro à la tête fra-*

*cassée* de Hans Tuzzi. De son côté POL poursuit sa collection avec Raphaël Majan : les cinquième et sixième contre-enquêtes du commissaire Liberty sont sorties en avril.

Cette floraison s'épanouit dans un paysage varié où les classiques abondent : notamment les éditions du Masque avec « Masque jaune » et « Labyrinthes », « Série Noire » de Gallimard, « Fleuve noir » ou « Rivages Thriller », rejoints par « Chemins Nocturnes » chez Viviane Hamy.

Le milieu a assisté, en 2004, à un transfert de taille : Patrick Raynal, le

re. Avec cette vogue, les éditeurs, les auteurs et les lecteurs ont fait progresser le genre. De plus, il existe une coloration générale du roman vers le noir. » Et pour l'avenir ? « Je suis pour que le polar ne soit plus considéré comme un genre et qu'il se fonde dans le roman. » Trois ouvrages ont déjà été publiés chez Fayard. En octobre, la collection proposera notamment *Nuits noires*, un recueil de nouvelles de Brigitte Aubert.

Chaque éditeur a sa façon de voir le polar. La collection « Babel Noir » proposera des auteurs français et une dizaine de titres pendant

tance, et aussi une autre façon de raconter les problèmes de société. Et nous avons vocation à ne pas être élitiste. »

Des polars chez Alvik, entre un portrait de Fidel Castro et une visite des Pays baltes ? « Nous y sommes arrivés très simplement, raconte Martin Hedde, directeur délégué de la maison. *Cela peut paraître banal, mais nous y sommes venus pour le plaisir de la lecture. Ce n'est pas un coup par hasard, c'est quelque chose que l'on veut installer.* » Trois polars sont livrés par an pour une production annuelle de 12 à 14 ouvrages.

Il n'est cependant pas facile de se faire un nom dans un secteur en bonne santé mais déjà très « concurrentiel ». Ni de trouver un style. Alvik a commencé avec des traductions. Le style de la maison : pas trop de violence, sinon psychologique, et pas de sang ; de l'humour. Pour « Babel Noir », la ligne éditoriale est plus diversifiée : « *Je ne chois pas un ton particulier, je choisis un univers très large pour que cela reflète tous les aspects du polar* », indique Nelly Bernard. Il en va de même pour Fayard où Patrick Raynal veut privilégier l'éclectisme.

Les éditeurs sont également réalistes. Ce genre est un créneau porteur : les lecteurs en sont très friands. A titre d'exemple, selon les chiffres du Syndicat national de l'édition (SNE), le tirage moyen global d'un policier s'élevait à 13 258 exemplaires en 2003 pour une moyenne de 10 858 en littérature générale : « *Nous n'en sommes pas là* », pondère Martin Hedde, qui annonce des tirages moyens de 3 000 exemplaires ; « Babel Noir » va démarrer sur une base de 5 000 à 7 000 exemplaires. Pour tous, l'ambition consiste à s'inscrire dans le temps.

**Bénédicte Mathieu**

## UN GENRE FLORISSANT

Meurtres, disparitions, les intrigues des polars semblent infinies : 626 nouveaux titres ont vu le jour en 2003 et 963 ont été réimprimés, soit un total de 1 589 histoires selon les chiffres du Syndicat national de l'édition (SNE) et du département des études, de la prospective et des statistiques du ministère de la culture (DEPS) publiés dans *Statistiques de la culture, chiffres clés* (La Documentation française, 2005). Pour l'ensemble du genre romanesque, 12 508 titres ont paru en 2003, dont 5 677 nouveautés. Sur près de 100 millions de romans vendus, le policier représentait 15,6 millions, dont près de 13 millions en Poche. En 2003, le chiffre d'affaires global du roman était de 423,5 millions d'euros dont 62 millions d'euros pour le policier (38,1 millions pour les Poches).

créateur de « La Noire » et directeur éditorial de la « Série noire » chez Gallimard, est arrivé chez Fayard pour relancer « Fayard Noir », qui avait proposé 22 titres au début des années 1980.

Pour Patrick Raynal, « *le roman noir est le genre romanesque du XXI<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de purs romans noirs ont été publiés dans des collections qui ne sont pas consacrées aux polars. C'est une contamination du genre qui me fait plaisir. La différence s'estompe entre le polar et la littérature-*

les deux ou trois premières années. Pourquoi avoir recommencé ? « *Régulièrement, dans les librairies, les lecteurs cherchaient des polars Actes Sud*, explique Nelly Bernard, directrice de la collection. *Nous recevions encore des manuscrits pour Babel.* » « *Pourquoi la maison ne ferait-elle pas du polar ?* interroge-t-elle. *Le polar a longtemps été considéré comme un sous-genre mais cela a changé. C'est une discipline qui a des codes très exigeants. C'est de l'évasion, mais c'est aussi de la résis-*

## Bernard-Henri Lévy en Amérique

## NEW YORK

Correspondance

Mais où est donc passé Bernard-Henri Lévy ? « *En voyage dans une Amérique que Tocqueville aurait peut-être devinée* », titre le *New York Times*. En « *Road trip philosophique* », annonce le *Washington Post*. Et le *Philadelphia Inquirer* de préciser : « *Un ami de l'Amérique sur les traces de Tocqueville.* » Car c'est de l'autre côté de l'Atlantique, sur la route et à travers les 50 Etats, que, depuis plus d'une année, Bernard-Henri Lévy a choisi de passer la quasi-totalité de son temps. Au programme : pénitenciers, couloirs de la mort, bases militaires, lieux de culte et de mémoire, villes nouvelles et *ghost towns*. La question de principe était la suivante : qu'en est-il de la démocratie américaine à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle ?

A l'origine de ce périple, une idée du prestigieux mensuel *The Atlantic Monthly*, et notamment de son propriétaire, David Bradley, qui juge la conjoncture idéale pour envoyer un intellectuel étranger redécouvrir l'Amérique. Le rédacteur en chef du magazine, Cullen Murphy, pense immédiatement à Lévy, dont il vient de lire *Qui a tué Daniel Pearl ?* « *Je connaissais depuis longtemps son travail*, explique-t-il. *Et c'était un Français qui n'avait jamais été viscérale-*

*ment anti-américain. Il m'a semblé être celui qu'il nous fallait pour, dans le sillage du 11-Septembre, alors que les Américains se voyaient contraints de reconsidérer leur place dans le monde, nous tendre ce miroir d'un regard étranger.* »

En mai 2004, la feuille de route est signée : un supplément au voyage de Tocqueville, qui ajouterait au parcours de 1831 les régions inexploitées par le jeune aristocrate normand. Ce sera donc l'Amérique entière : de Seattle à Los Angeles, de Memphis à Savannah, de Dearborn à Guantanamo. Et puis, il y aura, au fil du voyage, le jeu des rencontres et des face à face : Jim Harrison et Norman Mailer, Hillary Clinton ou George Bush, mais aussi, des filles de mineurs, des condamnés à perpétuité, de nouveaux immigrants. Écrit en français, le texte est traduit par Charlotte Mandell. Le résultat consiste en sept volets dont le premier est paru début mai dans *l'Atlantic*. Le tout sera rassemblé en un livre, *American Vertigo*, que publiera en janvier 2006 le géant de l'édition américaine Random House.

## COUVERTURE EXCEPTIONNELLE

« *Ce projet a créé un enthousiasme que je n'avais jamais vu, ici, pour un écrivain étranger* », explique Will Murphy, senior editor à Random House, qui souligne l'exceptionnel

intérêt des Américains pour un intellectuel européen. « *Certes, il y a eu des universitaires, mais personne qui ait un tel impact sur notre débat public* », ajoute-t-il.

Dès la première livraison, et selon les premières estimations, les ventes de *l'Atlantic* ont augmenté de 20 %, indique l'éditeur. La couverture médiatique est exceptionnelle : chaînes câblées, radios nationales, presse écrite, conférences à la New York Public Library ou à la New School. Le journaliste Charlie Rose, le Bernard Pivot de l'Amérique contemporaine, a convoqué Lévy quatre fois depuis 2003, et ce, en dépit d'un accent français généralement rédhitoire pour la télévision américaine.

« *C'est le débat sur le sens de l'Amérique aujourd'hui qui interpelle les lecteurs*, poursuit Will Murphy. *Je crois que toutes les raisons qui font que Bernard-Henri Lévy est détesté par certains dans son pays feront qu'il sera adulé ici, car il appartient à cette espèce curieuse et rare : l'intellectuel flamboyant.* » Commentaire de l'intéressé : « *C'est curieux, je ne m'attendais pas à ce que ce pays m'accueille de cette façon. Mais, à vrai dire, l'aventure ne fait que commencer...* »

**Lila Azam Zanganeh**

## AGENDA

## « L'aventure humaine »

sera le nouveau thème général du Salon du livre de Caen. Chaque année, ce thème sera présenté différemment autour d'une dizaine de tables rondes. Pour cette quatrième édition, le Salon sera consacré aux « Parcours singuliers » d'hommes et de femmes qui ont participé ou participent à des aventures humaines d'ordre politique, artistique, humanitaire ou intime. Simone Veil sera l'invitée d'honneur de l'édition 2005, qui fêtera également les 50 ans de la collection « Terre humaine » (Plon). Les 21 et 22 mai au château de Caen (rens. : [www.ville-caen.fr/salondulivre](http://www.ville-caen.fr/salondulivre)).

■ **LES 20 ET 21 MAI. FRONTIÈRES. A Paris**, les Journées de philosophie politique et morale du Centre de recherches politiques Raymond-Aron auront pour thème « Les frontières », avec, entre autres, Pierre Rosanvallon, Pierre Manent et Marcel Gauchet (à 14 heures le 20 et 10 heures le 21, amphithéâtre de l'EHESS, 105, bd Raspail, 75006).

■ **LE 24 MAI. ZARKA. A Paris**, la librairie Compagnie reçoit Yves Charles Zarka, qui débatera de son livre *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt* (PUF) (à 18 heures,

58, rue des Ecoles, 75005 ; rens. : 01-43-26-45-36).

■ **LE 21 MAI. CHARNET. A Toulouse**, mise en voix et en musique de *Petite Chambre* d'Yves Charnet (La Table Ronde) avec Denis Podalydès, Arnaud Rykner et le violoniste Thanh-Tâm Lê (à 16 h 30, au Théâtre du Pavé, 34, rue Maran ; entrée libre, rens. : 05-62-26-43-66).

■ **LE 26 MAI. HEIDEGGER. A Paris**, Journée d'études « Le nazisme de Heidegger. Son langage et sa réception en France », avec Georges-

Arthur Goldschmidt, Denis Trierweiler, Emmanuel Faye et Richard Wolin (à 10 heures, 1, rue Descartes, 75005 ; amphithéâtre Stourdézé).

■ **LES 26, 27 ET 28 MAI. CAMUS. A Poitiers**, « Albert Camus et la femme » sera le thème du 6<sup>e</sup> colloque sur Albert Camus, avec notamment Nathalie Dufayet, Jun Arisue, Ioan Lascu, Jacqueline Machabeis et Pierre Bajard (à 9 heures, au Musée Sainte-Croix ; rens. : 06-75-85-58-46).

■ **LE 26 MAI. GHITANY. A Marseille**, Les Juédis du Comptoir accueillent Gamal Ghitany, qui s'entretiendra, avec Pascal Jourdana, de son ouvrage *Le Livre des illuminations* (Seuil) (à 18 h 30, à la brasserie Les Danaïdes, 6, square de Stalingrad, 13001 ; entrée libre, rens. : 04-96-12-43-42).

■ **DU 21 AU 25 MAI. TOCQUEVILLE. A Paris et à Caen**, pour le bicentenaire

de la naissance de Tocqueville, colloque organisé par le Collège de philosophie, l'équipe d'accueil Identité et subjectivité et le laboratoire d'analyse socio-anthropologique (le 21 à Paris, à la Sorbonne, amphi. Descartes ; le 23 à l'abbaye aux Dames ; les 24 et 25 à l'université de Caen, amphithéâtre Tocqueville).

# Deux frères de lettres

La correspondance d'André Gide et de son éditeur, Jacques Schiffrin, témoigne d'une amitié traversée de nombreuses aventures éditoriales

**CORRESPONDANCE, 1922-1950**  
d'André Gide  
et Jacques Schiffrin.  
Edition établie par Alban  
Cerisier, avant-propos  
d'André Schiffrin,  
Gallimard, « Les cahiers  
de la NRF », 364 p., 29,50 €.

Que disent toutes ces lettres pleines d'une amitié jamais rompue ? Qu'il y eut autrefois, dans le milieu de l'édition française, des relations généreuses entre éditeur et « édité », autres que celles implicitement dénoncées, aujourd'hui, par André Schiffrin dans ses livres (1). Par exemple, une amitié comme celle qui s'est instaurée entre son père, Jacques Schiffrin, et André Gide : empreinte d'affinités et d'attentions, traversée d'aventures éditoriales communes, ponctuée de débats intellectuels et politiques... Leur correspondance est aujourd'hui publiée par les éditions Gallimard, établie et annotée par un des leurs, comme s'il s'agissait de démontrer que certaines maisons ont gardé mémoire de leur histoire et de leurs figures tutélaires...

Jacques Schiffrin, né en Russie en 1892, installé à Paris en 1922, fonda, dès 1925, sa propre maison : les

Éditions de la Pléiade / J. Schiffrin & Cie. Avec André Gide, son aîné de vingt-trois ans, et Boris Schloezer, il a traduit et publié *La Dame de pique* de Pouchkine. En 1931, Jacques Schiffrin conçoit une nouvelle collection d'œuvres complètes : la « Bibliothèque de la Pléiade », qui deviendra en 1933, à l'instigation de Gide et de Schlumberger, un département des éditions de la NRF...

À l'été 1936, Gide embarque Schiffrin (ainsi que les écrivains Pierre Herbart, Eugène Dabit, Jef Last, Louis Guilloux) dans son voyage en URSS. Homme de gauche sans illusions, Schiffrin prévoit les ravages de ce *Retour de l'URSS* que Gide leur lit, avant publication... De septembre 1938 à mars 1939, ils établissent deux, pour la Pléiade, la première édition d'ensemble du *Journal* de Gide : gros travail de coupes et corrections innombrables (2). Six mois après la sortie, en mai 1939, les ventes atteignent 6 000 exemplaires, annonce Schiffrin, qui vient d'être mobilisé.

En novembre 1940, Gaston Gallimard, contraint par la première loi sur le statut des juifs, se sépare de lui. Avec l'argent que lui donne Gide, Jacques Schiffrin arrive à partir pour les États-Unis avec les siens

en août 1941. A New York, après une période assez dépressive, il finit par remonter une maison d'édition en 1943, qu'il associera à la firme Pantheon Books l'année suivante. Devenu « agent-éditeur » pour l'« hémisphère » américain de son ami André Gide, il traduit des pages de son *Journal*, de son *Anthologie de la poésie française*, de *Thésée*, etc.

Après la guerre, malgré les « nouvelles horribles » qu'il a reçues de sa « famille de France », Jacques Schiffrin exprime souvent le désir de revenir prendre sa place chez Gallimard, mais il lui faut comprendre que la maison est « encombrée d'éléments nouveaux qui risquent de lui être hostiles, et de l'évincer lentement, impitoyablement... Souffrant d'emphysème et de dépression (« Je ne puis m'empêcher de songer à ceux qui, malades, ont passé par des camps nazis... ou russes ! »), Jacques Schiffrin cède à New York en novembre 1950. Non sans avoir, dans l'une de ses dernières lettres, demandé à Gide de supprimer de son *Journal*, qu'il avait pourtant lui-même édité ainsi en 1940, un passage qui le « choque » maintenant, en octobre 1949 ; Gide avait écrit à la date du 15 mars 1931 au sujet de la littérature juive : « C'est



Voyage en URSS, Léningrad, juillet 1936. De gauche à droite, Jef Last, Louis Guilloux, André Gide, Jacques Schiffrin et Eugène Dabit

de la littérature avilissante.» La réponse du vieil écrivain a disparu, mais on comprend qu'il promet une révision... « C'est le seul juif pour qui j'ai eu de l'affection », confiera Gide, effondré, à Julien Green, en lui apprenant la mort prématurée de son ami.

Jacques Schiffrin n'est pas revenu en France, mais il y a envoyé en 1949 son fils André, élevé aux États-Unis, en le recommandant à Gide :

le jeune garçon, futur directeur de Pantheon Books, séjourna quelque temps en compagnie des anciens amis de son père, André Gide, Roger Martin du Gard et Louis Martin-Chauffier (qui l'a initié au marxisme et au rejet de l'Amérique, au grand dam de son père) : « Plus tard, je pris conscience que j'avais été la colombe envoyée depuis l'arche de Noé, écrit-il dans son avant-propos, pour voir ce qui restait de vie sur le

continent après le déluge. Je revins avec le rameau d'olivier de l'amitié de Gide... »

Claire Paulhan

(1) André Schiffrin, *L'Édition sans éditeurs et Le Contrôle de la parole*, La Fabrique, 1999 et 2005.

(2) Dont Eric Marty et Martine Sagaert ont montré la complexité dans leur édition définitive du *Journal* de Gide dans la Pléiade, en 1996 et 1997.

## Paul Verlaine, ses cris et ses éclats

Une remarquable édition de sa « Correspondance générale » due à Michael Pakenham

**CORRESPONDANCE GÉNÉRALE**  
Tome 1, 1857-1885  
de Paul Verlaine.  
Edition établie et annotée  
par Michael Pakenham,  
Fayard, 1122 p., 45 €.

Paul Verlaine meurt à Paris le 8 janvier 1896, à l'âge de 52 ans. Le lendemain, les journaux racontent la foule des admirateurs qui se pressent rue Descartes, dernier domicile du Prince des poètes – il avait succédé dans cet honneur à Leconte de Lisle deux ans plus tôt. Des milliers de personnes suivent les funérailles à Saint-Etienne du Mont, puis au cimetière des Batignolles. De Maurice Barrès et Jean Moréas à Stéphane Mallarmé, tous font l'éloge du « héros » et de « son génie enfui au temps futur »

(Mallarmé). Avec moins de délicatesse, Zola souligne la « déchéance » des dernières années, la « nature, déséquilibrée et primesautière » de Verlaine, son désir de « grand enfant » d'entrer à l'Académie.

La courte vie et les trois décennies de sa carrière – depuis la publication, en 1866, des *Poèmes saturniens* chez Lemerre – de l'auteur des *Fêtes galantes* présentent cette caractéristique d'être à la fois celles d'un écrivain reconnu par ses pairs, et celle d'un homme agité, instable, troublé et semant le trouble autour de lui. On connaît les épisodes, rocambolesques et douloureux, de son aventure avec Rimbaud, et le désastre conjugal qui s'ensuivit. On sait les supplications qu'adressa Verlaine à Victor Hugo pour qu'il s'entretienne auprès de l'épouse, Mathilde,

et sauve leur mariage... Nous sommes en juillet 1873 ; Verlaine rejoint Rimbaud à Bruxelles et tire sur lui ; quelques jours auparavant, le jeune poète écrivait à son ami : « Avec moi seul tu peux être libre... »

### MISÈRE SOCIALE

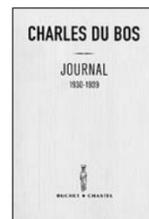
On se souvient peut-être moins du fait que cette reconnaissance, dans les dix dernières années de sa vie, accompagna la misère sociale dans laquelle Verlaine plongea alors sans retour. De cette double figure, la correspondance, mieux que les décevants écrits autobiographiques de Verlaine, donne la vraie mesure. Sans oublier celle du grand génie poétique qu'il fut.

C'est pourquoi il faut saluer le travail exceptionnel d'un universitaire anglais, Michael Pakenham. Les émi-

nentes qualités de son édition sautent aux yeux : abondance, précision et qualité de l'appareil critique, annexes sur la réception de l'œuvre ; soin mis à donner, lorsque cela était possible, les réponses des correspondants (celles de Rimbaud et de Hugo notamment, mais aussi de Mallarmé) ; reproductions rigoureusement datées des dessins de Delahaye qui sont un témoignage en images des épisodes relatés dans la correspondance. Mais avant tout cela, il y a les lettres de Verlaine qui, si elles ne sont pas d'un grand et impeccable épistolier, débordent de vie, de cris et de plaintes, d'éclats, de trouvailles. Enfin, telle qu'elle nous est restituée, cette correspondance constitue un très remarquable document d'époque.

Patrick Kéchichian

## ZOOM



### ■ JOURNAL 1930-1939 (tome 3) de Charles Du Bos

Parmi tous les journaux littéraires de cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, celui de Charles Du Bos (1882-1939) – dont s'achève ici l'heureuse réédition – est unique à plusieurs égards. Par exemple, il n'a rien de commun avec l'exercice bref et calculé de celui d'André Gide, qui fut son interlocuteur. Livre de lectures et de réflexions sur la littérature – et en ce domaine les intérêts de Du Bos semblent ne pas avoir de limites – ce *Journal* est aussi le lieu d'une introspection permanente, que la maladie et les souffrances, ainsi que la conversion au catholicisme de 1927, avivent. Le mouvement qui porte Du Bos vers l'œuvre des autres non seulement ne contredit pas mais renforce et donne sens à cette quête de la connaissance de soi – « A mes yeux, l'acte intellectuel par excellence fut toujours acte de compréhension bien plutôt qu'acte d'invention. » Mais ce double chemin ne conduit pas à un état ou une posture. Au mouvement critique s'attache ce que les mystiques chrétiens qu'il aimait tant lire appellent l'amour de dilection (tendresse, ouverture, disponibilité active, etc.). Quant à la recherche personnelle, elle n'est en rien un enfermement, mais au contraire la manifestation du désir de la beauté. Beauté que la littérature, jusque dans ses tâtonnements, cherche à exalter. Maître de lecture qui élevait la critique au rang d'un art, Charles Du Bos est aussi, notamment à travers cet admirable *Journal* qui s'achève à la veille de la grande destruction d'une Europe dont il chérissait les héritages, un modèle d'intégrité intérieure.

P. K. Buchet-Chastel, préface de Louis Mouton, 1 054 p., 39 €.

## « On passe sa vie ici à faire du surréalisme »...

### PARTI PRIS

**PEUT-ÊTRE** faut-il d'abord regarder le cahier photo et observer les deux cousines. Simone Kahn, la frondeuse, la décidée (1897-1980 ; elle épousera André Breton, puis Michel Collinet) ; Denise Kahn, la rêveuse au visage très pur dont Aragon sera amoureux (1) et qui sera le modèle de la Bérénice d'*Aurélien* (1896-1969 ; elle épousera Georges Lévy, puis Pierre Naville).

Quand on a bien rêvé sur ces images, on peut plonger avec bonheur dans la machine à remonter le temps en lisant les lettres de Simone à Denise, entre 1919 et 1929, éditées avec enthousiasme par Georgiana Colville. Tout en étant heureux que Joëlle Losfeld, une fois de plus, publie des textes de femmes liées au surréalisme, on peut regretter de ne pas avoir, dans ce volume, les réponses de Denise Kahn, les échos de sa rencontre avec Aragon, puis avec Pierre Naville.

Cette Simone, dont Aragon écrivait dans *Une vague de rêves* (1924) qu'elle venait « du pays des oiseaux-mouches, / ces petits éclairs de musique, / elle ressemble au temps des tilleuls », possède, très jeune, une liberté instinctive et un goût très sûr pour la littérature. Elle fréquente assidûment le cabinet de lecture d'Adrienne Monnier. C'est en août 1920 qu'elle rencontre le beau et jeune André Breton (né en 1896).

En dépit des réticences de ses parents, bourgeois aisés inquiets de la voir fréquenter un garçon « sans situation », elle l'épousera en 1921. Ils se sépareront en 1928 et divorceront en 1931.

Mais cessera-t-elle jamais d'aimer cet homme et la vie qu'elle a eue avec cette « personnalité de poète très spéciale, éprise de

rare et d'impossible, juste ce qu'il faut de déséquilibre, soutenu par une intelligence précise même dans l'inconscient, pénétrante avec une originalité absolue que n'a pas compromise une belle culture littéraire, philosophique et scientifique » ? Ce portrait si pertinent, souvent cité, figure dans une lettre à Denise du 31 juillet 1920, juste après la troisième rencontre de Simone avec André Breton.

Simone et Denise s'aiment plus que des cousines. Lorsqu'on lira ces lettres, dit un jour Simone, on pensera que nous avons couché ensemble. Ses propos sont en effet très amoureux : « Ma petite aimée. Je ne prends pas cette feuille pour t'écrire, parce que je ne le peux pas, mais seulement pour te dire que je t'aime, mais que je t'aime ! Plus j'aime André, et plus je suis heureuse, plus je t'aime. Seulement je suis au lit depuis un mois. » (20 mars 1921).

Ce ne sont pas ces manifestations de tendresse, toujours un peu répétitives, qui font de Simone Breton une épistolière magnifique, passionnée et passionnante. C'est son talent d'observation, sa manière d'évoquer les amis de Breton, les surréalistes des débuts et leurs jeux, leurs inventions, leurs créations. Simone a l'art du portrait de groupe. Et une manière séduisante, très dédagée, lucide, de raconter sa vie sentimentale. Sa longue aventure avec Max Morise, sa passion éphémère pour Roland Tual, son amour inconditionnel pour Breton, « un homme merveilleux et exquis, toujours au-dessus de ce qu'on peut attendre de lui, et d'un homme ».

Avec elle, on oublie que tout cela se passe au début du siècle dernier, il y a plus de quatre-vingts ans, et on mène cette « vie merveilleuse », « au cœur de "l'esprit" dans sa plus récente évolution ». « Toutes les manifestations nouvelles de l'esprit humain, je n'ai pas besoin d'acheter une revue, un journal ou un livre. Il suffit que je me tourne vers l'un ou l'autre de ceux qui m'entourent quotidiennement. » Ils s'appellent Aragon, Ernst, Desnos, Eluard, Picabia, Crevel, Drieu la Rochelle...

Un jour, on croise Picasso, « petit, brun, fin, mince, tout entier un regard intelligent, mobile, qui pénètre avant même de voir ». Aragon, qui exaspère souvent ses amis, est « toujours d'une discrète froideur ». Artaud fait irruption, « beau comme une vague », « sympathique comme une catastrophe ». « On passe sa vie ici à faire du surréalisme »... et, avant que la magie ne cesse, on peut encore rester avec eux quelque temps, dans le regard de Simone : « Desnos fait parler les étoiles, Morise fait un nouveau dictionnaire, André m'a donné un cahier de 100 pages d'or et de diamants dont je me sens toute refulsante (...) Noll continue à parler de ses violettes – André sème les calamités sur le monde – Aragon réduit en poudre les instincts des plages amoureuses. » On est très loin de 2005, en 1924...

Josyane Savigneau

(1) Voir les *Lettres à Denise*, d'Aragon, éditées par Pierre Daix, éd. Maurice Nadeau, 1994.

**LETTRES À DENISE LÉVY (1919-1929)**  
Et autres textes (1924-1975)  
de Simone Breton. Edition présentée,  
établie et annotée par Georgiana Colville,  
éd. Joëlle Losfeld, 310 p., 22 €.



# LETTRES BRÉSILIENNES



Comédie du livre Le Brésil est l'invité de la 20<sup>e</sup> édition de la manifestation qui a lieu du 20 au 22 mai à Montpellier. A cette

## Chico Buarque, « Brésilien du siècle »

**BUDAPEST**  
de Chico Buarque.  
Traduit du portugais (Brésil)  
par Jacques Thiériot,  
Gallimard, « Du monde entier »  
154 p., 13,90 €.

La vie, depuis quelques années, suit un rythme parfaitement cadencé : musique-littérature-musique-littérature et ainsi de suite, une inspiration chassant l'autre – comme un cortège de petites existences distinctes. Après être devenu l'un des monstres sacrés de la musique brésilienne (en 2000, l'hebdomadaire *Isto E* l'a couronné « Brésilien du siècle »), après avoir porté la contestation politique de toute une génération par ses chansons, Chico Buarque a décidé de se faire écrivain. Un roman, puis deux (1), puis un troisième assez labyrinthique et fascinant, *Budapest*, dont la traduction française a paru au printemps. En quinze ans, l'idole de la bossa-nova s'est mué en auteur reconnu, sans doute l'un des plus intéressants de ceux qui nous sont arrivés du Brésil, ces dernières années. C'est ainsi : Chico, comme l'appellent ses concitoyens et ses admirateurs, fait partie de ces individus qui semblent réussir tout ce qu'ils entreprennent. Et qui le font avec élégance, sans jamais se départir d'une modestie très « juste » – comme on le dirait d'une note de musique.

Aucun contentement de soi chez cet homme attentif, qui s'exprime à l'occasion dans un français de bonne qualité. Presque maigre (il marche des heures, pour favoriser



BASSO CANNARSA/OPALE

l'inspiration, et passe beaucoup de temps à jouer au foot, l'une de ses grandes occupations), animé d'un sourire lumineux, Chico Buarque reçoit dans le salon de son vaste appartement, tout en haut d'un

immeuble dépourvu de ce luxe ostentatoire que l'on voit souvent dans les beaux quartiers de Rio de Janeiro. Né, il y a soixante ans, dans une famille très cultivée – son père, l'historien et critique Sergio Buar-

que de Hollanda, est l'auteur d'un ouvrage de référence sur l'histoire du Brésil (2) –, Chico Buarque s'est senti l'âme d'un écrivain, bien avant que la musique ne l'attrape, « un peu par hasard », explique-t-il. « La

Chico Buarque

maison de mes parents était une invitation à la lecture : il y avait des livres partout, jusque dans la baignoire. Tellement qu'on ne pouvait plus ouvrir certaines fenêtres. »

### CYCLES DE VIE

Adolescent, il écrit dans le journal du collège et profite de ce « sauf-conduit », la littérature, pour avoir accès au saint des saints : le bureau de son père. Une vocation dérangée par la musique et ses premiers grands succès, qui l'emportent, au milieu des années 1970, dans les remous d'une vie de « pop star ». C'est en 1988-1989, à l'occasion de ce qu'il appelle aujourd'hui une « crise de création aiguë », que le chanteur va retourner à cette première vie, celle de l'écriture. Poussé par le grand éditeur Luiz Schwarcz, fondateur des éditions Companhia das Letras, et par son ami romancier Rubem Fonseca, Chico Buarque se livre alors quotidiennement à de menus travaux d'écriture.

« J'écrivais sur n'importe quoi, se souvient-il, en montrant le panorama grandiose que l'on découvre depuis son balcon, sur les hauteurs de Leblon, la plage qui prolonge celle d'Ipanema. Les îles en face, les jeux de plage, n'importe quoi. Je m'astreignais à le faire. » Jusqu'au jour

où, comme par miracle, l'exercice se métamorphose en une amorce de roman. Ce sera *Embrouilles* et le début de ses fameux cycles de vie, qui le conduisent à lâcher une forme de création pour une autre. Quand il écrit un roman, soutient-il, plus rien ne compte vraiment. « Ma pensée est entièrement prise par le livre. Je ne compose plus de musique, je n'en écoute même plus, ma guitare reste dans son étui. »

Cela peut durer un certain temps – deux ans et deux mois, très exactement, pour *Budapest*, l'histoire vertigineuse d'un « nègre » pris dans une confusion d'identités qui le tire, malgré lui, de son très précieux anonymat. Et le propulse dans une ville que l'auteur a nommée Budapest pour en souligner l'étrangeté, lui qui n'a jamais mis les pieds en Hongrie. « Dans mon esprit, c'est une cité imaginaire, affirme-t-il. J'avais des cartes, un dictionnaire, quelques mots et j'ai mélangé le réel avec l'imaginaire. » Les deux derniers mois d'écriture, il les a passés à Paris, une ville qu'il connaît bien, celle-là – il y possède même un logement. Pour rire, il a d'ailleurs appelé « Paris » son bureau, situé à l'étage inférieur de son appartement. « Les temps de création deviennent de plus en plus longs », note-t-il. Puis, souriant : « Cela m'inquiète un peu dans ma comptabilité. Mais en même temps, c'est bien, ça donne l'impression que la vie peut être étirée. »

Raphaëlle Rérolle

(1) *Embrouilles* et *Court-circuit* (Gallimard, 1996 et 1997).  
(2) *Racines du Brésil* (Gallimard, xxx).

## La gagnante du concours de critique de la Comédie du livre

La Comédie du livre de Montpellier, Le Monde et Midi libre ont organisé un concours de critique dans la région Languedoc-Roussillon sur le livre de Chico Buarque, Budapest. Nous publions ici le texte de la lauréate.

Le dernier roman de Chico Buarque, musicien et écrivain brésilien de renom, commence par une erreur de syntaxe commise en hongrois. De la faute en elle-même, le lecteur n'en saura jamais rien, puisque l'auteur n'écrit pas dans cette langue étrangère, mais dans sa langue maternelle. Ainsi, *Budapest* se trouve d'emblée sous le signe d'un effet d'illusion plaisant, car le sujet principal de l'intrigue, une obsession du narrateur José Costa pour la maîtrise du hongrois, ne peut donner lieu à une approche réaliste de la question, étant donné l'ignorance totale de chacun en la matière. Cette langue qui occupe le narrateur n'a, en fait, qu'une texture allusive qu'il s'agit justement de rendre dans une autre, laquelle, en y faisant allusion, fait aussi illusion. Ce qui fait de *Budapest* l'histoire d'une oscillation paradoxale, mais

féconde entre un désir d'exprimer et une impossibilité de traduire. A l'amour de la langue maternelle, nous devons les passages les plus savoureux du roman, comme ce jour où, las d'être moqué par sa maîtresse hongroise, José Costa imagine une rupture pimentée avec des mots brésiliens, devenus pour l'occasion des injures fatales et irrévocables : « des oxytons se terminant par ao (...), un langage qui réduirait à néant son hongrois ».

« Les langues, en cela que multiples », selon l'expression de Mallarmé, tel est donc le thème le plus intéressant de *Budapest*, qui les évoque concrètement. Au thème de la langue se joint celui de la littérature, puisque tout dans *Budapest* n'est que texte et re-texte sans auteur précis. La vie racontée de José Costa, dont l'honorable profession est d'être nègre, et dont la carrière culmine avec la rédaction du *Gynographe* (fausse autobiographie rédigée pour le compte d'un autre, mais vraie fiction) n'est jamais que du texte qui se fragmente. Tel le hongrois, langue du diable, en grec *diabolos* – étymologiquement « ce qui divise ». Structure morcelée reflétant les

partages (entre Rio et Budapest, entre Buda et Pest, entre Vanda et Kriska), l'histoire invraisemblable de cette vie se nourrit, c'est là le thème ultime, de la scission entre le langage et la réalité. Car il n'est ici jamais question du réel, mais seulement d'un labyrinthe de langage composé de faux semblants et de mises en abyme. Avec ce nouveau roman, Chico Buarque accède à la post-modernité, pour qui tout est dans le langage. La preuve, *Budapest* n'est-il pas la fausse autobiographie du narrateur ?

Reste que si du monde nous n'en saurons pas plus que du hongrois, c'est que José Costa, faute de pouvoir vivre et nous parler du Brésil de Lula, prend illusoirement la langue étrangère pour la réalité : « La réalité, Kosta, reviens à la réalité », lui ordonne son professeur de hongrois. Mais le drame du personnage, c'est son oubli que la langue la plus étrangère qui soit n'est jamais qu'une mise en relation avec le monde. Est-ce à dire que le Brésil mondialisé est devenu si incompréhensible qu'il nous faudrait pour le saisir apprendre le hongrois ?

Cristina Amalric

## Le programme de la manifestation

### VEENDREDI 20 MAI

11 h 30 : inauguration en présence de Gilberto Gil, ministre de la culture du Brésil.

16 heures : rencontre avec Jean-Paul Delfino autour de *Corcovado* (éd. Métailié). Café Bermuda Clafoutis.

16 h 30 : actualité de la création littéraire brésilienne, avec Chico Buarque, Milton Hatoum, Luis Fernando Verissimo... Forum.

16 h 30 : entretien avec Francisco Casavella pour *Le Jour du Watusi* (Actes Sud). Galerie photo.

17 h 30 : mythes érotiques d'Amazonie avec Betty Mindlin. Café Bermuda Clafoutis.

17 h 30 : remise des prix du concours de critique organisé par *Le Monde*, *Midi libre* et la Comédie du livre, en présence de Chico Buarque. Maison des relations internationales.

### SAMEDI 21 MAI

11 heures : les Canudos rencontre autour de la révolte de Bahia en 1896. Forum.

16 heures : ce Brésil qui pratique sa musique avec ferveur, avec Chico Buarque et L. F. Verissimo. Forum.

17 h 30 : Café polar, quels explorateurs pour quelles frontières ? Librairie Le Grain des mots.

### DIMANCHE 22 MAI

11 h 30 : Amazonie, peut-on encore sauver la plus grande forêt du monde ? Forum.

15 heures : les mouvements populaires au Brésil. Espace Luther-King.

15 heures : lectures bilingues, par Elda Nogueira et Nelson Cruz, de textes pour la jeunesse brésiliens. Stand DDLL.

★ Voir le programme complet sur [www.comediedulivre.montpellier.fr](http://www.comediedulivre.montpellier.fr)

## Biennale du livre de Rio de Janeiro : la France à l'honneur

La France est l'invitée d'honneur de la douzième Biennale du livre de Rio de Janeiro, qui a commencé jeudi 12 mai et doit se clore le dimanche 22. Avec une délégation de 16 auteurs invités (une sélection particulièrement éclectique, réunissant des écrivains tels que Michel Butor, Marie Darrieussecc, Jean-Christophe Rufin, Dominique Wolton et la très jeune Lolita Pille ou Mireille Giuliano, auteure d'un best-seller

sur les vertus diététiques de l'alimentation à la française qui a fait un tabac aux Etats-Unis... mais n'est pas paru en France), des éditeurs (Anne-Marie Métailié, notamment), des professionnels du livre (Patrick Bazin, directeur de la bibliothèque municipale de Lyon), les Français succèdent aux Italiens comme hôtes de cet énorme salon, qui attend cette année plus de 500 000 visiteurs sur 55 000 m<sup>2</sup>.

Une manifestation en développement constant, comme l'explique Rosa Maria Barbosa de Araujo, historienne et responsable de la programmation culturelle de la Biennale. « Nous avons voulu que cet événement ne soit pas uniquement un marché, mais un véritable festival culturel. Pour cela, nous avons multiplié les rencontres avec les auteurs, les décors, les ambiances, les thématiques et les genres d'écrivains invités, en ne nous limitant

pas aux romanciers ou aux essayistes savants, mais en allant aussi vers les sujets de société. » Invité à une promenade mêlant érudition, réflexion et détente, le visiteur peut donc assister à des forums sur la drogue, l'amitié ou les mystères de la sexualité, mais aussi sur la modernité en littérature, la poésie ou l'œuvre de la grande romancière brésilienne Clarice Lispector. La journée du 15 était placée sous les auspices de la France avec, entre autres, un hommage à Jean-Paul Sartre.

### « INCITER À LA LECTURE »

L'expansion de la Biennale ne reflète pourtant pas l'état du marché brésilien de la littérature générale (c'est-à-dire sans les livres scientifiques, techniques et les manuels scolaires), tout juste stable. « Internet et les ordinateurs ont éloigné les jeunes des livres, remarque Antonio Laskos, directeur du Syndicat national des éditeurs de livres (SNEL). D'où le projet de campagne gouvernementale pour les inciter à la lecture. » D'après M. Laskos, le gouvernement brési-

lien serait « le plus gros acheteur de livres du monde » : pour la seule littérature générale, les chiffres fournis par le SNEL montrent que l'Etat s'est rendu acquéreur de près de 111 millions de volumes en 2003, sur un total de 255 millions. Des données qui sont naturellement encore supérieures dans le domaine scolaire (108 millions, pour un total de 157).

Quand ils ne sont pas achetés par les pouvoirs publics, les livres sont vendus essentiellement en librairies et très peu par les grandes surfaces. Cinq chaînes se répartissent près de la moitié du marché (Saraiva, Siciliano, FNAC, Travessa et Cultura), pour un pays qui, malgré son étendue, ne compte guère plus de 1 200 points de vente – dont un grand nombre de librairies spécialisées. Les éditeurs de littérature générale sont, eux aussi, dominés par quelques grands noms, parmi lesquels Record, Nova Frontera ou Companhia das Letras. Fondateur, en 1986, de cette maison qui publie plusieurs des meilleurs romanciers brésiliens et étrangers, Luiz

Schwarcz en a fait la deuxième du Brésil, derrière Record.

« Dès le départ, j'avais dit que je ne publierais que des livres de qualité, se souvient cet homme de 48 ans. Et uniquement des ouvrages que j'aimerais lire. Mon pari consistait à penser qu'il n'était pas nécessaire de publier des best-sellers pour pouvoir financer le reste de la production. » Une philosophie qui n'empêche pas la Companhia das Letras d'éditer Jô Suarez, auteur comique à très grand succès, mais aussi artisan d'un « divertissement de qualité », souligne Luiz Schwarcz. La maison publie aussi beaucoup de traductions, du français notamment, qui est la deuxième langue la plus traduite au Brésil – loin derrière l'anglais, il est vrai : en 2003, 410 titres avaient été transposés du français au portugais, contre 2 590 de l'anglais.

Curieusement, l'espagnol arrive assez loin derrière, avec 260 titres, en baisse de 28 % par rapport à l'année précédente. Mystères du marché éditorial.

R. R.

## LETTRES BRÉSILIENNES



occasion, « Le Monde des livres » propose un dossier sur la littérature brésilienne. Rencontres et état des lieux.

## Heloneida Studart, matriarche subversive des lettres brésiennes

## Premières images d'un empire en mouvement

**LE CANTIQUÉ DE MEMEIA**  
(O pardal é um passaro azul),  
de Heloneida Studart.  
Traduit par Paula Salnot  
et Inô Riou,  
éd. Les Allusifs, 176 p., 14 €.

Ceux qui la connaissent, au Brésil, ne savent souvent d'elle que son histoire politique – suffisamment rare, il est vrai, pour être frappante : née en 1932, dans une famille aisée de Fortaleza, ville du Nordeste brésilien, Heloneida Studart est devenue députée de l'Etat de Rio de Janeiro sous la bannière du Parti des travailleurs (PT), en 1978. Un siège qu'elle occupe encore à ce jour, chef de file des élus du PT dans une assemblée où elle préside aussi la commission permanente de défense des droits de l'homme. Militante féministe et syndicaliste très active avant de devenir députée, fondatrice du Centre de la femme brésilienne en pleine dictature militaire, Heloneida Studart a aussi été brièvement emprisonnée, en 1969, pour activité littéraire et syndicale « subversive ».

## « MONDE GÉLATINEUX »

Un beau palmarès militant qui masque l'autre face de cette petite femme chaleureuse et enjouée, vive et drôle dans son personnage de « matriarche » affectueuse. C'est qu'en plus d'être une femme politique, Heloneida peut se flatter (ce qu'elle ne fait pas) d'avoir un véritable talent d'écrivain. Une sorte de grâce précise et singulière, qui transparaît dans *Le Cantique de Memeia*, livre paru en 1975 au Brésil et très heureusement traduit en français par les éditions des Allusifs. Où, sous des traits empruntés à sa propre biographie, l'auteur explore la



Heloneida Studart en 2002 à Rio, lors d'une manifestation

faillie sociale qui traverse le Brésil – celle-là même qui l'a poussée vers l'action politique.

A travers le personnage de la jeune Marina, fille de famille au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, de sa grand-mère la terrible Memina, de son cousin rebelle Joao et de la vieille Memeia, sa nounou, Heloneida Studart met en lumière les tensions d'un pays profondément divisé. « Il n'y a que des pauvres et des riches, Memeia » : c'est contre cette phrase, répétée comme une fatalité par le père de Marina, que la jeune fille va s'élever. Contre sa famille aussi, percluse dans un respect de l'ordre qu'incarne redoutablement la grand-mère tyrannique. Une manière, dit l'écrivain, de métaphoriser la dictature, à un moment où plusieurs de ses amis venaient d'être arrêtés pour délit d'opinion, exactement comme le cousin Joao du roman.

Entourée de sa garde rapprochée (les trois personnes de sa permanence qui l'ont accompagnée pour l'entretien), Heloneida se souvient volontiers de sa propre trajectoire. La vie d'une fille pas comme les autres, qui décide de quitter sa famille à 19 ans, son premier roman sous le bras. Et qui, quatre ans plus tard, reçoit un prix de l'Académie brésilienne des lettres pour son deuxième texte (*Diz-me o teu nome*, soit : *Dis-moi ton nom*). « Dès toute petite, on disait de moi : celle-là, elle n'aime qu'être à la cuisine avec les nègres. Les nègres, cela voulait dire les pauvres, parce qu'il y avait très peu de Noirs dans l'Etat où je vivais. Moi, je voulais sortir des schémas déjà tracés. »

Très longtemps journaliste (en particulier pour le magazine *Manchete*), Heloneida a aussi écrit des textes pour la télévision, des pièces de théâtre et des essais féministes,

notamment le petit *Mulher, objeto de cama e mesa* (*La Femme : objet de lit et de table*), qui fut un best-seller au Brésil. Un minuscule ouvrage fondé sur sa propre expérience, où elle dénonce, entre autres, « le monde gélatineux et peuplé d'enfantillages dans lequel vivent la majeure partie des femmes qui ne travaillent pas », au Brésil.

Mère de six enfants, tous des garçons, elle n'a finalement jamais cessé de se battre, même si son écriture ne souffre absolument pas des travers propres à la littérature engagée. Car *Le Cantique de Memeia* n'est pas uniquement une œuvre de combat, loin de là. Plutôt le tableau plein de sortilèges d'un monde à l'écart du temps, immobile à force de rites et de superstitions. Un monde où l'horreur le dispute, avec une force rare, au merveilleux.

R. R.

**BRÉSIL**  
**Les premiers photographes d'un empire sous les Tropiques**  
de Bia et Pedro Corrêa do Lago.  
Traduit par Jacques Thiériot,  
Gallimard, 240 p., 49,50 €.

C'est un autre Brésil, que dévoile le livre magnifique de Bia et Pedro Corrêa do Lago : un pays d'avant les gratte-ciel et les favelas, d'avant le grondement des automobiles et la vélocité des communications. Quelle étonnante modernité, pourtant, dans cet ouvrage consacré aux « premiers photographes d'un empire sous les Tropiques » ! Splendidement illustré, grâce à 320 clichés (en grande partie inédits) puisés dans le fonds de la Bibliothèque nationale du Brésil et de l'Institut Moreira Salles, l'ouvrage révèle la démarche de 14 artistes qui surent saisir le mouvement même d'un immense pays en train de se faire (1).

## TECHNIQUE BALBUTIANT

« Ces photographes, souvent venus d'Europe, s'installaient au Brésil pour gagner leur vie, essentiellement grâce à des portraits, mais aussi en vendant des vues du pays aux étrangers, selon le principe de la carte postale », explique Pedro Corrêa do Lago, actuel directeur de la Bibliothèque nationale du Brésil, auteur de plusieurs ouvrages sur l'iconographie et l'histoire brésilienne, mais aussi propriétaire d'une solide collection de photographies et de la plus importante collection de manuscrits et autographes du pays (2). Victor Frond, le grand paysagiste, Revert Henry Klumb, le photographe assidu de la famille impériale, Alberto

Henschel, le portraitiste renommé ou Auguste Stahl, le très grand artiste alsacien, tous ces hommes ont mis leur talent et leur curiosité au service d'une technique encore balbutiante. Prenant la suite des grands peintres voyageurs tels que Jean-Baptiste Debret ou Rugendas, ils ont élaboré des œuvres qui apportent aujourd'hui des renseignements précieux sur la manière dont s'est construit le pays.

« *Le Brésil peut même se targuer d'une véritable préhistoire de la photographie* », écrivent les auteurs en évoquant la figure du Niçois Hercule Florence, qui inventa au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle « une méthode véritablement photographique de fixation d'images sur papier grâce à la lumière ». Et qui employa, pour la première fois, le mot « photographie », dans des écrits de 1833. A travers les clichés de tous ces hommes, saisissant au vol des paysages, des visages (ceux des esclaves noirs, ceux des filles de familles ou des indiens d'Amazonie), des carnages (un terrible charnier d'après bataille), des chantiers ou des villes encore provinciales (les photos de Rio sont magnifiques, celles de Recife ou de Bahia aussi), le pays émerge, dans toute sa splendeur.

R. R.

(1) Une exposition consacrée à « L'Empire brésilien et ses photographes », reprenant une partie des photos comprises dans cet ouvrage, se tiendra au musée d'Orsay, à Paris, du 14 juin au 4 septembre.

(2) Pedro Corrêa do Lago est aussi l'auteur d'un très beau livre regroupant des reproductions de manuscrits et autographes extraits de sa collection, paru à La Martinière en décembre 2004 sous le titre *Cinq siècles sur papier*.

## Les leçons de vie de Lya Luft

**PERTES ET PROFITS**  
(Perdas e ganhos)  
de Lya Luft.

Traduit par Geneviève Leibrich,  
Ed. Métailié, 156 p., 16 €.

En passant de la poésie, son genre d'origine, à l'essai grand public, Lya Luft a troqué des tirages confidentiels contre des chiffres nettement plus avantageux. *Pertes et profits*, son dernier livre, s'est ainsi vendu à des centaines de milliers d'exemplaires au Brésil (et à deux millions dans le monde), faisant d'elle l'un des auteurs les plus lus du moment. Rien de très novateur, pourtant, dans la réflexion de cette femme de 67 ans, poète de valeur, mais aussi romancière et descendante d'une famille allemande installée dans le sud du Brésil. Fondé sur un dialogue avec ses lecteurs, parfois assez proche des livres de « self help » qui firent fureur aux Etats-Unis, l'ouvrage a néanmoins le mérite d'être bien écrit,

de recourir à des images parlantes et d'aborder, sans détours une phase de la vie rarement considérée : la maturité.

« *Quand j'écris de la fiction, explique cette grande femme blonde au visage intelligent, je le fais pour moi seule, pour mon plaisir. Tandis que, dans ce livre, je veux m'adresser à mon lecteur, non pour être didactique, mais pour partager mes questions avec lui.* »

## « TYRANNIE DE L'APPARENCE »

Lya Luft, qui regrette que ses concitoyens soient devenus « plaintifs », accusant perpétuellement les autres de leurs malheurs, veut leur apprendre à se prendre en charge. Notamment dans cette frange de la vie qui est la sienne, perpétuellement menacée par la « tyrannie de l'apparence » (dominante au Brésil plus que partout ailleurs). « *Cette angoisse de l'âge est très limitante, observe-t-elle. Pour ma part, j'essaie d'être simplement un être humain, dans la plénitude de la maturité. Pour moi, la plus*

grande audace, la plus grande transgression, consiste à rester comme je suis. »

Assez souvent, le dialogue se change en conseils, en leçons de vie, quand ce n'est pas en exhortations – notamment sur la vie en couple ou sur la condition des femmes, sujet sur lequel les lectrices françaises ne se reconnaîtront peut-être pas tout à fait...

Lya Luft, elle, va de l'avant, avec un bel enthousiasme. « *Construire un être humain, écrit-elle, un "nous", est un travail qui n'admet ni vacances ni repos : il y aura des murs fragiles, des calculs mal faits, des fissures. Il y aura peut-être même un pan de l'édifice qui s'écroulera. Mais il y aura aussi des fenêtres qui s'ouvriront sur le paysage et des balcons sur le soleil.* » Compte tenu du vieillissement de la population mondiale, cette manière optimiste de s'adresser aux « seniors » a certainement de l'avenir : une vie complète, maturité comprise, n'est jamais de trop pour essayer de construire un « nous » qui tienne debout.

R. R.

## ZOOM



## ■ FRICASSÉE DE MARIS, de Betty Mindlin

Une anthropologue enregistre des légendes locales : la routine. Surtout au Brésil, ce vivier de cultures où l'on parle plus de cent langues, dont la plupart sont isolées. Mais ce qu'enregistre Mindlin, c'est l'érotisme : les miracles et les ravages du sexe et de l'amour, chez une demi-douzaine de groupes en Amazonie occidentale. Le brillant traducteur de ces textes déjà convertis en portugais a habilement choisi un vocabulaire grivois : les mots de Rabelais pour exprimer les mythes universels. Car ces Amazoniens n'ont rien inventé, et certes pas la jouissance sereine qui frappait pourtant les premiers Européens quand ils débarquèrent. Dans ces récits, l'interdit, la transgression et la punition foisonnent autant que chez nous. L'auteur l'explique dans sa conclusion en forme d'essai. Elle souligne aussi ce qui pourrait être une originalité sylvestre : les fréquences récits de copulation avec des esprits. Nos spectres d'Europe sont plus chastes.

J. Sn.

Traduit par Jacques Thiériot, éd. Métailié, 312 p., 20 €.

## ■ LA FASCINATION, de Tabajara Ruas

En héritant d'une propriété dans le sud du Brésil, Lino pense avoir enfin trouvé le moyen de renflouer son entreprise, de payer les traites de sa voiture et d'acquiescer un statut social enviable. Mais la maison exerce sur lui une sombre fascination, liée au massacre que son arrière-grand-père y a autrefois perpétré. L'héritage pourrait bien être celui d'une malédiction familiale, qu'il va avoir la charge de perpétuer. Une longue nouvelle aux marges du roman policier et du fantastique, par un auteur qui est également metteur en scène de cinéma.

G. Me

Traduit par Geneviève Leibrich, éd. Métailié, 108 p., 14,50 €.

## ■ OBJETS TROUVÉS, de Luiz Alfredo Garcia-Roza

Copacabana, Ipanema, des noms qui font rêver. Ici on n'est pas du côté plage, mais du côté ruelles. Le commissaire Espinosa enquête sur un de ses anciens collègues, flic à la retraite dont l'amie a été retrouvée assassinée, alors que lui-même, ayant trop bu, a perdu tout souvenir de la soirée fatale. Ce roman est surtout l'occasion d'une plongée fascinante dans les quartiers populaires de Rio, peuplés de clochards, de gamins des rues. Un territoire idéal pour le roman noir.

G. Me.

Traduit par Valérie Lermite et Eliana Machado, Actes Sud, 200 p., 21 €.

## ■ COURT VOYAGE ÉQUINOXIAL, de Sébastien Lapaque

On avait compris en lisant *Sous le soleil de l'exil*, Georges Bernanos au Brésil (Grasset, 2003), puis *Le Goût de Rio* (Mercure de France, 2004), que Sébastien Lapaque, 34 ans, journaliste au *Figaro*, s'était pris d'une passion intime pour le Brésil. Ces « carnets brésiliens » viennent confirmer le désir d'Amazonie de ce voyageur curieux et sensible. Parcours géographique et parcours historique, aventure toute personnelle, qui le mène vers des paysages donnant une « sensation lunaire à mesure que le bleu du ciel s'assombrit ». Mais aussi au XVII<sup>e</sup> siècle, sur les traces du jésuite Antonio Vieira, que la poète Inês de la Cruz célébrait comme « le grand orateur parmi les meilleurs ». Un « homme de rêve nourri d'action » et « des villes aux noms chargés d'histoire et de rêve, qu'on a le sentiment de connaître avant même d'y avoir posé le pied », sur lesquels Sébastien Lapaque, guide discret et attentif, sait faire rêver son lecteur.

Jo. S.

Ed. Sabine Wespieser, 170 p., 17 €.

## Andriana Lunardi et la litanie des derniers instants

**VESPERAS**  
d'Adriana Lunardi.  
Traduit par Maryvonne  
Lapouge-Pettorelli,  
Ed. Joëlle Losfeld, 128 p., 15 €.

C'est en lisant la biographie de Zelda Fitzgerald qu'Adriana Lunardi a eu l'idée de son livre : consacrer des nouvelles, neuf en tout, aux derniers jours de quelques romancières qu'elle admirait.

« *La fin de Zelda m'a laissée très perplexe, remarque cette femme de 41 ans, timide et toute menue dans son corsage noir. Elle avait eu une vie où tout semblait annoncer un genre de mort et puis elle en a eu une autre. C'est tellement ironique.* » Jeune héritière douée, romantique et femme de Scott Fitzgerald, Zelda a fini brûlée vive, le 10 mars 1948, dans l'incendie d'une clinique où elle était internée.

Au côté de Zelda, l'auteur a installé d'autres femmes qui ont participé à sa propre formation et dont elle se sent proche. Colette, Dorothy Parker, Clarice Lispector, Virginia Woolf ou Sylvia Plath ont inspiré ce qui reste tout de même un livre de fiction, revendiqué comme tel. « *J'ai utilisé leurs biographies, mais en prenant seulement ce qui pouvait servir mon projet* », explique Adriana Lunardi, qui exerce par ailleurs le métier de scénariste de documentaires pour la télévision brésilienne. Soucieuse de bien marquer le territoire de l'imaginaire, elle n'a pas désigné ses personnages par leurs noms, mais par leurs sobriquets, pseudonymes ou simples prénoms.

## ULTIMES SOUBRESAITS

Du coup, le livre ne verse jamais dans l'information documentaire. Variant les points de vue (dans « Dottie », la nouvelle consacrée à Dorothy Parker, l'héroïne est vue par Troy, son petit chien), Adriana Lunardi met en suspension ce

R. R.

# Explorateurs du futur proche

Dans deux remarquables premiers romans, Georges Panchard et James Lovegrove imaginent de sombres lendemains

## RENCONTRES

Deux premiers romans de science-fiction viennent de propulser leurs auteurs – un Suisse, un Anglais – sur le devant de la scène. A la qualité de l'écriture s'ajoute le fait que l'un et l'autre explorent un futur proche qui fait écho à notre présent de façon pertinente ; mais l'un s'intéresse plutôt au domaine sociétal et l'autre à un contexte politico-économique explosif.

**Forteresse** de Georges Panchard (1) fait figure d'événement. Et pas seulement parce qu'il est le premier roman de langue française à paraître dans la prestigieuse collection « Ailleurs et demain », dirigée par Gérard Klein, qui avait d'ailleurs sélectionné plusieurs des nouvelles de Georges Panchard pour sa suite d'anthologies sur la S-F francophone. Il fait figure d'événement car c'est une réussite remarquable dans une veine que peu d'auteurs français ont explorée, celle du thriller futuriste.

Né en Suisse en 1955, Georges Panchard est juriste auprès des autorités aéronautiques de son pays. La science-fiction, découverte, enfant, dans des bandes dessinées, puis dans les premiers volumes de la collection « J'ai Lu SF » avec les classiques de Van Vogt et d'Asimov, est restée au centre de ses lectures. Il voue une grande admiration à des auteurs comme Iain Banks, Samuel Delany ou Peter F. Hamilton, dont un roman, *The Quantum Murder*, a beaucoup influencé *Forteresse* : tous deux sont construits, mais de façon différente, autour du meur-

tre de quelqu'un « qui est à peu près inaccessible ».

*Forteresse* se présente dans une structure éclatée, avec des chapitres datés, titrés du nom d'un personnage et numérotés. Ce qui permet au lecteur de se retrouver dans un dédale savamment orchestré où deux textes se répètent, de prime abord identiques, mais en fait de plus en plus différents.

« L'idée de base du roman, c'est l'altération de la mémoire, des souvenirs, provoquée par l'intervention d'un tiers, une altération progressive qui s'étale sur un certain laps de temps. La répétition de ces textes devait traduire cette altération, presque insensible au début, plus apparente à la fin. Sur le plan de l'écriture, c'était un enjeu assez délicat. »

### ORFÈVRE TEXTUELLE

La complexité structurelle du récit est parfaitement légitimée par ce travail d'orfèvrerie textuelle.

Le futur proche décrit dans *Forteresse* est un futur crédible (mais Georges Panchard précise que le rôle de l'écrivain de SF est d'imaginer, pas de prévoir) : l'Europe a été ravagée par des guerres religieuses, les multinationales se livrent une concurrence féroce et emploient de véritables services de sécurité pour protéger leurs dirigeants, les Etats-Unis sont devenus une théocratie qui a institutionnalisé l'obésité au point d'en faire le standard de la morphologie américaine. Ajoutons enfin que *Forteresse* est une charge tonique contre le « politiquement correct » et ses excès dans laquelle l'auteur a glissé une phrase très politiquement incorrecte : « Je ne sais pas si c'est la phrase la plus incorrecte du monde, mais je pense qu'elle irait jusqu'en finale. »

De James Lovegrove (2), nous ne connaissions jusqu'alors qu'un seul texte traduit en français, une longue nouvelle, « L'autre moitié de ma vie ». Son roman *Days*, dont nous avons rendu compte (« Le Monde des livres » du 4 mars 2005), est lui aussi remarquable. La mère de James Lovegrove possédait une boutique dans Oxford Street, à Londres, et il a passé son enfance dans ce magasin qui était pour lui un véritable pays des merveilles. C'est cette vision d'enfance qu'il a transposée dans *Days*. Son premier contact avec la science-fiction a été déterminant. « Alors que j'avais 9-10 ans, un professeur d'anglais nous a lu en classe une nouvelle de Ray Bradbury, "Le Veld". Ce texte m'a énormément surpris. On nous avait inculqué que la S-F était quelque chose d'un peu "sale". Et j'ai entendu une histoire magnifique racontée dans une langue merveilleuse qui m'a fait comprendre que la S-F pouvait être tout à fait autre chose. »

A la fin de ses études, il a commencé à écrire. L'idée de son premier roman lui est venue lors d'une traversée en ferry en revenant de France. « J'ai écrit *The Hope* en six semaines. J'ai eu beaucoup de chance : il a été publié par l'éditeur qui avait découvert Iain Banks. C'était en fait une succession de petites histoires qui se déroulent à bord d'un grand navire, *The Hope*. A la fin, j'ai cependant réussi à les lier toutes ensemble pour n'en faire plus qu'une grande. »

En 1992, il a envoyé une nouvelle, « Britworld », qui avait pour cadre une Angleterre transformée en parc d'attractions à la Disneyland, à David Pringle, rédacteur en chef de la revue *Interzone*, qui l'a



CHRISTIAN ROUX

publié. C'est ainsi qu'il a débuté une collaboration de plusieurs années à cette revue et qu'il a fait la connaissance de Peter Crowther, auteur et anthologiste, avec qui il a écrit un hommage à Ray Bradbury et à sa « Foire des ténèbres ». En 1997, il publie *Days*, qui a été bien accueilli par la presse généraliste. « Comme il n'y avait dans mon roman ni technologie futuriste, ni vaisseaux spatiaux, ni aliens, les critiques "mainstream" en ont parlé librement, comme d'un livre normal. » Les lecteurs de science-fiction, eux,

ont moins bien réagi, malgré une nomination au Arthur C. Clarke Award. « Ils aiment bien ce qui est censé leur appartenir reste dans le ghetto. » Après divers travaux alimentaires pour gagner sa vie, James Lovegrove a signé plusieurs autres romans : *The Foreigners*, dans lequel la Terre du futur est devenue un lieu de villégiature pour des aliens à la Bradbury, entités qui sont plus symboliques que réelles – un roman qu'il décrit comme la métaphore sur la façon dont le tourisme peut détruire une

culture –, *Untied Kingdom*, ou encore *Worldstorm*, dans lequel il exauce un vieux rêve : écrire un livre à propos de héros avec des superpouvoirs. De son œuvre, il dit : « J'écris toujours un peu le même livre. Le sujet que je traite à chaque fois est celui des problèmes de communication entre des communautés différentes. »

Jacques Baudou

(1) Ed. Robert Laffont, « Ailleurs et demain », 380 p., 20 €. (2) Ed. Bragelonne, 318 p., 20 €.

# Légendes ressuscitées

Trois revues emblématiques de la S-F française reparassent

**Fiction**, qui fut de 1953 à 1989 la principale revue française de science-fiction et a joué un rôle capital dans l'histoire du genre en France, était l'édition d'un magazine américain, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, qui perdure toujours dans son pays d'origine et continue de publier des textes de haut niveau.

Cela a incité André-François Ruaud à publier, avec un zeste de nostalgie mais sans aucun passésisme, un nouveau *Fiction*, qui prend la forme d'une anthologie périodique. Le premier numéro de celle-ci, daté du printemps 2005 (*Les Moutons électriques*, 334 p., 19 €), est plus que prometteur, même si les nouvelles françaises ne sont pas à la hauteur. Deux dossiers charpentent le sommaire. Un dossier Jules Verne, qui comprend un portfolio, une nouvelle de Juan Miguel Aguilera qui organise la rencontre entre l'écrivain âgé et l'un de ses jeunes admirateurs, qui deviendra célèbre par la suite, et deux articles solides, dont l'un qui retrace la passionnante histoire des études verniennes. Un dossier Ursula K. Le Guin, avec deux excellentes nouvelles de sa veine

anthropologique, toutes deux primées aux Etats-Unis, et un article critique de Margaret Atwood sur son dernier recueil de nouvelles.

D'autres nouvelles du sommaire méritent mention : celle de Terry Bisson, « Presque chez soi », virée magique au pays d'enfance, ou celle de Sean McMullen. Mais le clou de l'anthologie est un texte inclassable, jouissif, d'une originalité absolue, écrit par un complice d'Howard Waldrop, Steven Utley : il s'intitule « Palimpseste paléozoïque », traite de métaphysique quantique et est un chef-d'œuvre d'humour.

### VOIES DU FANZINAT

Autre légende ressuscitée : la collection « Anticipation » du Fleuve noir sous l'égide d'un éditeur nommé Rivière blanche et dans une présentation qui évoque sans ambiguïté une époque particulière du Fleuve : les années 1967-1972. Dans cette entreprise se traduit la nostalgie d'une certaine science-fiction populaire qui tente de « jeunes auteurs » (François Darnaudet, Philippe Ward) ; mais la collection accueille aussi bien des anciens du Fleuve, Claude J. Legrand, Jean-

Pierre Andrevon, P. J. Herault. D'autres les rejoindront dans les mois à venir comme Alain Le Bussy, M. A. Rayjean ou Louis Thirion, et l'éditeur annonce le retour de la Madame Atomos d'André Caroff, qui fit les beaux jours de la collection « Angoisse ». Avec même une aventure inédite...

Enfin, Francis Valery a retrouvé les voies du fanzinat et publie à nouveau son *A & A*, le plus vieux fanzine de SF français (1). Parallèlement, il édite sous le titre « Mélanges » ses glanes de curieux érudit et fouineur : articles introuvables, études, portfolio, nouvelles, bibliographies précises (par exemple celle de la « Série 2000 » des éditions Métal ou celle de la collection « Aventures et Voyages » de chez F. Nathan), en faisant une part à un autre de ses (nombreux) centres d'intérêt : la bande dessinée. Il constitue ainsi, numéro après numéro, une sorte de petite encyclopédie ludique et illustrée de la SF qui ne manque ni d'intérêt ni de charme...

J. Ba

(1) Francis Valery-Dostert, 3, Le Canton, 33 620 Cubzenais.

# Fantasy en liberté

Quand le genre s'épanouit dans les récits pour la jeunesse

**CŒUR D'ENCRE** de Cornelia Funke. Traduit de l'allemand par Marie-Claude Auger, Hachette jeunesse, 670 p., 18 €.

**LES DISPARUS DU ROYAUME DE FAÏRIE** de Chris Wooding. Traduit de l'anglais par Philippe Loubat-Delranc, Gallimard, « Jeunesse Folio Junior », 390 p., 6,60 €.

**MINUIT SONNE POUR CHARLIE BONE** de Jenny Nimmo. Traduit de l'anglais par Elisheva Marciano, M6 éditions, 330 p., 12 €.

Écrire des histoires, cela relève de la magie. C'est sur cette phrase que s'achève *Cœur d'encre*, un très original roman de fantasy qui est en même temps un formidable hymne à la lecture.

C'est un livre, intitulé *Cœur d'encre*, qui a fait de la jeune Meggie et de son père Mo des errants, obligés de fuir la menace d'un dénommé Capricorne. C'est ce livre aussi qui

est responsable de la disparition de la mère de Meggie. Ou plutôt, c'est l'étrange pouvoir que possède Mo, quand il lit à haute voix, d'attirer dans notre monde des personnages de fiction tels que le singulier Doigt de Poussière ou le très maléfique Capricorne, chef de gang n'ayant de cesse de capturer Mo... Il faudra l'intervention de Fenoglio, l'auteur de *Cœur d'encre* lui-même, pour mettre en échec les sombres conspirations de ce brigand venu d'ailleurs.

### ROYAUMES PARALLÈLES

A la fin des *Disparus du royaume de faïrie*, de Chris Wooding, l'héroïne se substitue au Hiérophante assassiné pour écrire le conte de la future apprentie « car ce conte, le sien depuis toujours, s'était achevé à présent et il fallait le consigner ». Elle le débute par la première phrase du roman. Entre-temps, elle aura quitté son pays natal pour partir à la recherche de sa soeur enlevée par une créature du royaume de Faïrie, vécu de nombreuses aventures dans des royaumes parallèles et déjoué un noir complot. Chris Wooding confirme ici son magistral talent de conteur et manifeste, ainsi

que dans *Qui a tué Alaïzabel Cray ?*, une prédilection pour les univers un peu cauchemardesques.

De son côté, le Charlie Bone de Jenny Nimmo découvre au tout premier chapitre qu'il possède un don curieux : il entend les voix de personnes dont il contemple la photo. Cette découverte lui vaut d'être immédiatement confié à une étrange institution pour enfants, l'école Bloor, où il se passe des « choses vraiment abominables ». Jenny Nimmo développe deux intrigues parallèles : l'une qui trouve une fin heureuse à la fin du roman, initiée par la photo « parlante », l'autre qui court sur les deux autres tomes de la trilogie des « Enfants du roi rouge » (dont le deuxième volume, tout aussi passionnant que le premier, est paru : *Charlie Bone et le tourne-temps*) et décrit la lutte opposant les descendants d'un grand magicien.

Ces trois romans de fantasy pour la jeunesse amènent par leur originalité à faire cette constatation : c'est dans cette catégorie et non dans celle pour adulte que la fantasy se montre la plus libre, la plus inventive, la plus novatrice.

J. Ba.

## ZOOM



■ **SERMENTS ET DEUIL** et **LE DRAGON DES GLACES**, de Robin Hobb. D'où vient qu'on ne se lasse pas des cycles de « L'assassin royal », quand

tant d'autres ouvrages de fantasy finissent par provoquer notre éviction hors de leurs pages trop convenues ? Une première réponse tient sans doute à la personnalité de son protagoniste principal, Fitzchevalerie le bâtard, homme marqué, blessé au corps et à l'âme, tiraillé de tous côtés dans sa vie privée comme dans ses fonctions occultes au servi-

ce de la dynastie régnante. Un argument du second cycle retient particulièrement l'attention : celui de ses rapports avec sa fille Ortie, qui possède, elle aussi, le don de l'Art mais ignore qui est son vrai père. Une seconde réponse est sa façon de travailler les archétypes de la fantasy jusqu'à leur rendre une fraîcheur inattendue. Ainsi dans ces deux romans, ce qui concerne le Vif, cette magie particulière qui lie à un animal, vouée à l'anathème et qui suscite contre ses possesseurs des persécutions féroces. Si Robin Hobb traite par ce biais du thème de l'intolérance, elle le fait sans schématisme, avec lucidité, en n'ignorant pas les ravages du fanatisme. Ainsi, la façon dont elle aborde à nouveau la figure mythique du dragon en lui

accordant une essence pour le moins énigmatique. Une dernière réponse pourrait être la manière dont elle mêle le prosaïque, les intrigues politiques et cette figure du prophète blanc qui semble être la clé du devenir du monde. C'est cet enchevêtrement de niveaux qui rend l'œuvre de Robin Hobb fascinante.

J. Ba.

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré, éd. Pygmalion (respectivement 350 p., 21,20 € et 342 p., 21,50 €.)

■ **FAUCON DE MAI**, de Gillian Bradshaw. Cet intéressant roman – le premier d'une trilogie – appartient au registre de la fantasy arthurienne, mais son protagoniste principal n'est ni

Arthur, ni Merlin, mais Gwalchmai (alias Gauvain). Fils de la sœur d'Arthur, Morgawse, qui voue une haine féroce à son frère, Gwalchmai, qui n'est encore qu'un adolescent, ne manifeste que peu de goût pour le métier des armes. Pourtant à la fin de ce premier tome il sera intégré, pour ses qualités au combat, mais aussi de cœur, à la « famille » de l'empereur de Bretagne, alors même qu'Arthur manifestait à son encontre une grande défiance. Le roman retrace le parcours qui l'aura mené jusque-là, un parcours qui n'est pas celui d'un apprentissage, mais celui d'une révolte, d'une fuite, d'un séjour sur une île magique, de sa participation à une campagne d'Arthur contre ses ennemis. Gillian Bradshaw, si elle s'est permis quel-

ques libertés avec le contexte historique, a soigneusement travaillé le contexte mythologique qui donne au roman son côté sombre et sorcier. De la célèbre « Matière de Bretagne », elle donne une version plus celtique que christianisée. J. Ba. Traduit de l'anglais par Arnaud Boulain, éd. Nestiveqnen, 320 p., 17,70 €. Signalons également l'excellent essai de Marc Rolland, *Le Roi Arthur, un mythe héroïque au XX<sup>e</sup> siècle* (Presses universitaires de Rennes, 246 p., 19 €), qui n'ignore pas la fantasy.

■ **CARTA MARINA**, d'Olaus Magnus. Cette collection « Merveilleux » ne cesse décidément pas de sur-

prendre : elle nous propose ici la réédition d'une carte des pays nordiques établie au XVI<sup>e</sup> siècle par un érudit suédois qui a passé douze années de sa vie à son établissement et à la rédaction de ses légendes. Pourquoi traiter ici de cet ouvrage ? Tout simplement parce que, comme l'affirme l'éditeur, l'Europe du Nord de Magnus est une Europe des merveilles peuplée de monstres comme ce « poisson herbivore de la taille d'un éléphant qui peut escalader les montagnes et qui s'endort en s'accrochant à la paroi avec les dents ». Pour tout amateur de bestiaire fantastique...

J. Ba.

Édité et raconté par Elena Balzano, éd. José Corti, « Merveilleux » n° 26, 190 p., 20 €.

# Le Grand Tour d'Italie du président de Brosses

Gênes, Bologne, Venise, Florence, Sienne, Naples, Rome, mais aussi la campagne milanaise : durant son voyage débuté en 1739, en toute liberté, ce jeune conseiller au Parlement de Bourgogne n'a cessé d'écrire à ses amis dijonnais

## LETTRES D'ITALIE

**DU PRÉSIDENT DE BROSSES I et II**  
Texte établi, présenté et annoté par Frédéric d'Agay, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 588 p. et 688 p., 9 € et 8 €.

C'est un bonheur d'avoir, grâce à cette belle édition de Frédéric d'Agay, la possibilité d'effectuer notre Grand Tour, d'entreprendre par l'imagination un voyage dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un voyage à la fois studieux et joyeux, car les *Lettres d'Italie* de Charles de Brosses (1709-1777) relèvent d'un projet de savoir et d'érudition, mais aussi d'une histoire d'amitié.

A son départ, en 1739, Brosses, alors conseiller au Parlement de Bourgogne, a 30 ans. Il est accompagné de plusieurs gentilhommes. Ses lettres sont destinées aux amis restés à Dijon, et à circuler à l'intérieur d'un même groupe, lettré, hédoniste, un brin libertin. Non pensées en fonction d'une publication, elles sont volontiers joueuses (le destinataire, qu'il s'agisse de M. de Blancey ou de M. de Neuilly, est traité de « doux objet »), et toujours volubiles : « Routes, situations, villes, églises, tableaux, petites aventures, détails inutiles, gîtes, repas, faits nullement intéressants, vous aurez tout. »

Cette frénésie narratrice relève d'un élan affectueux, mais aussi d'un plaisir égoïste – ou « égotiste », aurait dit Stendhal, grand adepte du président de Brosses. « C'est souvent à moi-même que j'écris, et pour revoir à mon tour, une seconde fois, ce qui m'aura



Gaspar Van Wittel : détail d'une vue de l'Arno, à Florence (XVIII<sup>e</sup> siècle)

amusé dans ma promenade », avoue l'auteur. Il ne se prive pas de redoubler son plaisir. Dès qu'il a un moment, il se précipite dans son auberge pour raconter sa journée. Ou, s'il fait trop chaud, innove : « J'ai découvert une bonne église bien fraîche, où, m'étant fait

apporter une chaise et une table, je suis actuellement en veste et en bonnet occupé à vous écrire. Les bonnes gens qui passent entrent pour me voir. » Conscient du risque d'abus de son « babil », Brosses accorde à ses lecteurs le droit de sauter des passages, telles les listes d'œu-

uvres observées et commentées ; mais, comme nous avons décidé, à son exemple, de nous offrir le luxe de prendre notre temps, cela ne nous concerne pas.

Pour les voyageurs d'alors, le temps est, de toute façon, une nécessité. De Dijon à Marseille,

Brosses met dix jours et manque de chavirer dans le Rhône. En Italie, il est sans cesse exposé aux accidents de voiture. Elles versent, prennent l'eau, cassent. Sans compter les habituelles rumeurs de peste. Mais ces peines sont amplement compensées par la splendeur des paysages : « Je ne puis trop exalter la beauté des routes et de tout le pays milanais, riche et fécond, partout planté de beaux arbres, et coupé d'une quantité de canaux entre lesquels on marche presque toujours », ou par le charme de leur croisière sur la Brenta, qu'ils passent, installés sur l'« estrade » de leur bâtiment, à boire du vin, tout en admirant les villas palladiennes. Brosses éprouve, comme ses contemporains, une prédilection pour la campagne, « fort préférable à l'éternelle uniformité de la mer » (en matière d'art, il par-

chemin de Naples, il s'arrête devant le plus bel oranger qu'il ait « vu de sa vie, droit comme un jonc, de haute tige, la tête ronde... ».

Ce double regard, panoramique et amoureux du détail, est ce qui nous rend si présents les tableaux des villes où il séjourne, Gênes, Bologne, Venise, Florence, Sienne, Naples, Rome (où il est tenté de rester), et les portraits des divers personnages qu'il rencontre, depuis les courtisanes vénitienes jusqu'au roi de Naples ou au pape Clément XII. Brosses s'attache à fournir des informations précises sur les lois, la politique, les mœurs, l'élégance des femmes, les théâtres, les palais, les fontaines, avec toujours la touche sensuelle qui retient et fait rêver.

Les *Lettres d'Italie* ont pu se lire comme un guide. On ne cesse, cependant, d'y sentir la marque

d'une personnalité, la trace de l'admiration ou du désir, et surtout le rayonnement

d'une parfaite insouciance, comme en témoigne cette scène : « Lâ-dessus nous avons imaginé de faire monter à cheval quatre domestiques avec des flambeaux, pour courir devant nos chaises. La nuit, l'épaisseur des forêts, la lumière de ces torches, l'air diabolique de nos postillons, joint à la mine peu orthodoxe de ceux qu'ils conduisaient, tout cela mis ensemble formait un ensemble très singulier ; c'était une magie admirable... »

Après son retour, le président de Brosses reprend ses lettres et les développe : manière pour lui de perpétuer la magie de ses souvenirs italiens et de leur goût unique de liberté.

## ■ Chantal Thomas

tage le mépris de son époque pour tout ce qui est qualifié de « gothique » et voue un culte à Raphaël). Il est, en vrai bourguignon, particulièrement enthousiasmé par les « vignes à festons », accrochées d'arbre en arbre... Le voyageur se fait accompagner d'un peintre, mais dessine aussi lui-même. Et l'on devine à sa manière de décrire qu'il est également doué pour les visions d'ensemble et pour la précision du détail. A Venise, il adore se rendre place Saint-Marc : « C'est de là qu'on voit le mélange de terre, de mer, de gondoles, de boutiques, de vaisseaux et d'églises... J'y vais au moins quatre fois le jour pour me régaler la vue », tandis que, sur le

## « Il n'y a pas de fin à un génocide »

Le témoignage et la fiction : deux voix pour dire l'horreur rwandaise

### SURVIVANTES

d'Esther Mujawayo et Souad Belhaddad. L'Aube, « Poche Essai », 304 p., 9,80 €.

### L'AÎNÉ DES ORPHELINS

de Tierno Monenembo. Seuil, « Points », 158 p., 6 €.

À la veille du génocide rwandais, qui a fait entre 800 000 et un million de morts dans la minorité tutsie entre avril et juin 1994, Esther Mujawayo était une sociologue employée par l'organisation britannique Oxfam. En quelques semaines, elle a perdu son mari, ses parents et plus d'une centaine d'oncles, de tantes, de cousins directs, assassinés par l'armée et les milices génocidaires. Dès les mois qui ont suivi, elle a commencé un travail de psychologue à Kigali, auprès des rescapés. Aujourd'hui, elle exerce dans un centre d'aide pour réfugiés, en Allemagne.

Écrit dix ans après les événements, *Survivantes* est un livre

majeur sur la question des génocides, au Rwanda et ailleurs. Au témoignage personnel, s'ajoute la réflexion en profondeur, favorisée par le recul du temps. Sur le plan du témoignage, Esther Mujawayo, qui a confié son parcours à la journaliste Souad Belhaddad, apparaît tour à tour drôle ou désespérée, combative ou abattue, toujours précise dans sa description des faits. Et toujours exigeante, car elle ne veut se contenter de survivre. « Si tu vis en étant morte en dedans, les tueurs ont encore gagné. C'est pour ça que j'ai décidé d'être vivante-vivante plutôt que survivante. »

### SOLITUDE ET DÉNUÈMENT

C'est une femme révoltée devant la souffrance des rescapés, leur sentiment d'être abandonnés de tous, leur solitude et leur dénuement extrêmes. Ses récits de la condition des veuves vibrent de colère. Souvent atteintes du sida après les viols subis, ayant perdu leur maison, leur terre et leurs sources de revenu, sans illusion devant la justice, ces

femmes sont à bout de force. Quelques dizaines d'euros par mois suffiraient pourtant pour leur fournir une trithérapie, à peine plus pour leur donner un toit. Mais les fonds manquent.

Comment parler quand on n'arrive pas à se faire entendre et quand on a conscience que ce qu'on a à dire dérange ? Comment trouver les mots pour dire l'indescriptible ? Comment être cru ? Face à ces questions propres aux survivants des génocides, Esther Mujawayo apporte sa double expérience, celle de la psychologue à l'écoute des victimes, celle de la rescapée qui parcourt le monde pour tenter d'expliquer l'ampleur, l'intimité des blessures. « La puissance d'un génocide, c'est exactement cela : une horreur pendant, mais encore une horreur après. Intérieurement, il n'y a pas de fin à un génocide. Il y a juste arrêt des tueries, des massacres, des poursuites mais il n'y a pas de fin à la destruction. »

Esther Mujawayo insiste sur les réparations possibles. Des associa-

tions de rescapés concentrent leurs activités de solidarité sur les questions de santé, de logement, de justice et de mémoire. Des groupes de parole se sont mis sur pied pour aider les personnes à se reconstruire. Pourtant rares sont les bailleurs de fonds internationaux qui les soutiennent. « Je me répète et je sais que je peux paraître lassante. Mais [c'est] juste la volonté de faire comprendre à quel point notre mieux-être dépend de si peu, si peu... »

Le romancier guinéen Tierno Monenembo a choisi la fiction pour évoquer le génocide rwandais. Le personnage de Faustin, héros de *L'Aîné des orphelins*, avait 13 ans quand il a vu ses parents se faire massacrer. Après 1994, il survit dans les rues de Kigali, au milieu d'une bande de jeunes délinquants qui rendent, à coups de vols et d'agressions, la violence qu'ils ont subie. Le ton est acide et heurté, à l'image d'une génération consciente qu'elle n'a plus rien à perdre.

Catherine Bédarida

## Tout savoir sur le contrepètel

Difficile de se glisser dans le cadre austère d'un « Que sais-je ? » quand on est un contrepètel aussi pétulant que Joël Martin, physicien au Commissariat à l'énergie atomique (CEA) et comtesse de l'« Album » du *Canard*

*enchaîné* depuis 1984. Malaisé aussi de ne pas céder à l'obsession textuelle de fourrer de gauloiseries ce petit traité : 917 recensées (et décryptées en fin d'ouvrage).

C'est que ce plaisir rabelaisien – « les femmes [f]olles de la [m]esse »

de *Pantagruel* en serait l'exemple fondateur – de « dé[c]aler les [s]ons que dé[b]ite » notre [b]ouche » peut vite devenir une arme de perturbation massive lors de la lecture d'un ouvrage d'érudition, même leste. Et l'on s'y perd souvent à faire la part des besoins de la démonstration et des nécessités de l'astuce.

Plaisir suranné, aussi, car il ressortit d'un comique politique à la manière des chansonniers, moqueur mais pas cynique. Il use d'une verve figée dans une langue datée (qui emploie encore les mots du contrepètel primordial « A Beau[m]ont-le-V[ic]omte » pour désigner les génitoires ?). Et ce n'est que s'il est scabreux que le contrepètel fait marrer.

Cette monographie sait pourtant sortir de la veine concupiscente pour se piquer d'histoire littéraire

(Boileau, classique : « il faut [f]endre la [pr]esse » ; Musset à Sand, évidemment : « quand les [v]en[us] s[il]flaient » et la Bible, en pagaille : « la [t]erre [pr]omise », « le [p]assage de la [m]er Rouge » ou « Tu ne re[qu]leras point les b[œ]ufes de ton prochain » [Deutéronome 19-14]...) ou de technique combinatoire (Joël Martin déballe ses sources et présente une ingénieuse arborescence de paronymes).

L'ouvrage convoque même Freud (et ses lapsus) ou Bergson (et son *Rire*) pour démontrer l'utilité sociale du contrepètel, manière de libération d'une parole qui ne peut s'exprimer qu'*in petto* (bien sûr).

Vincent Truffly

### LA CONTREPÈTERIE

de Joël Martin. PUF, « Que sais-je ? », 128 p., 8 €.

# Une lumineuse nostalgie

Jacques Le Goff revisite les « figures » qui livrent les desseins de Dieu, clés d'une morale déjà profane. L'imaginaire médiéval comme legs contemporain

**HÉROS & MERVEILLES  
DU MOYEN ÂGE**  
de Jacques Le Goff.  
Seuil, 240 p., 40 €.

Aux premières lignes du roman de Chrétien de Troyes, *Perceval le Gallois*, l'innocent, dont le parcours fera moins un héros qu'un exemple, découvre des créatures si étranges qu'il les prend pour des anges. Ce ne sont que des chevaliers, mais l'émerveillement qu'il ressent décide de sa vocation. Il partira servir la cour arthurienne, en quête de ce Graal mythique qui

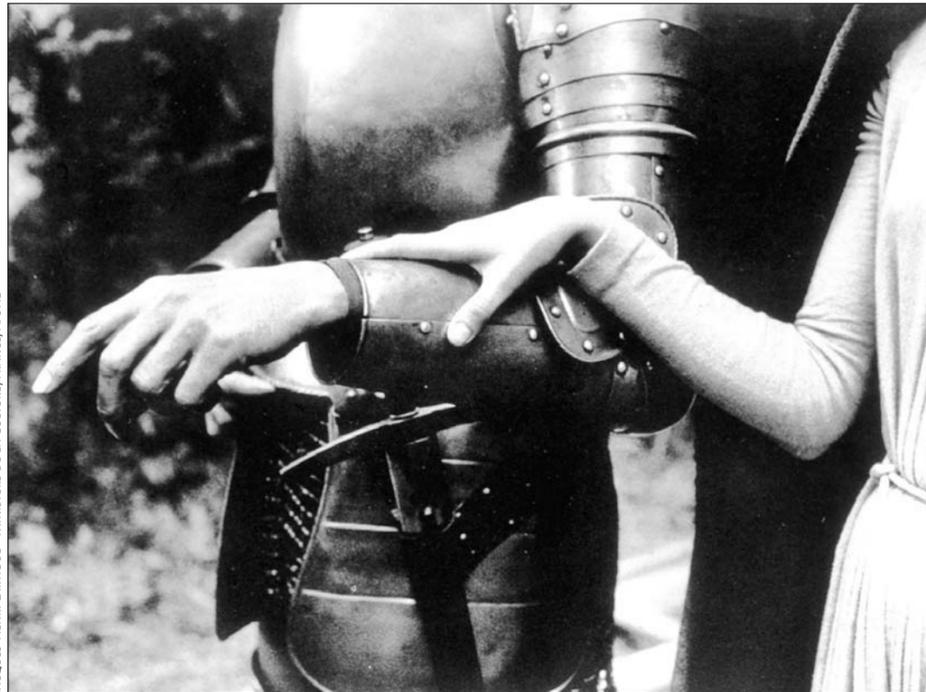
seconde notion, qui évacue le miracle, réservé à Dieu, comme le magique, indice de sorcellerie potentiellement imputable au diable et à ses suppôts, ménage un éblouissement prometteur – Le Goff ne retient que la *cathédrale*, le *château fort* et le *cloître* –, la première sent trop l'archétype païen, degré d'une surhumanité (après le dieu et le demi-dieu) qui induit une perfection déplacée dans l'imaginaire médiéval, hormis l'idéal, exclu du champ, du saint et du roi. Pour participer pleinement à cette humanité médiévale, il faut des faiblesses.

ses convictions, mercenaire transformé en croisé idéal, Robin des Bois un chevalier brigand, pour ne rien dire du jongleur, personnage des marges, et de la papesse Jeanne, défi suprême qui pare de scandale la terreur qu'inspire la femme dans l'inconscient des clercs, plus encore que dans celui des mâles.

Ecarte-t-il anges et démons qui peuplent les rêves humains sans participer vraiment à cette humanité, réelle ou légendaire, dont il a circonscrit le terrain, comme le Graal même avec une pointe de mauvaise conscience, comme si l'objet était déjà sorti de la mémoire européenne – ce qui n'est pas dit –, le médiéviste préserve une place à la plus obscure Mesnie Hellequin, chasse nocturne furieuse de revenants en quête de repos, « *double infernal de l'armée féodale* » (Jean-Claude Schmitt), qui disparaît dès lors que le Purgatoire put l'accueillir et dont l'image dégénère en mascarade, jusqu'au sourire, d'une malice désormais inoffensive, d'Arlequin.

## NATUREL ET SURNATUREL

En fait, chaque entrée retenue délivre une leçon morale – profane, a-t-on envie de préciser, puisque la notion se distingue alors du sacré – qui fixe la géographie d'un imaginaire dont l'homme contemporain – faute de l'avoir renouvelé ? – éprouve la nécessaire nostalgie. C'est du reste à Hollywood (Errol Flynn en Robin Hood, Charlton Heston en Cid, Excalibur rivalisant avec Graham Chapman, Arthur du parodique *Sacré Graal*) que ces preux (terme plus subtil que le générique *héros*) doivent une nouvelle jeunesse.



« Lancelot du lac » de Robert Bresson

On oubliera d'étonnantes scories (Clément VII pour Clément V, Richard Cœur de Lion régnant au XIII<sup>e</sup> siècle, Aliénor d'Aquitaine mariée à son beau-père, Louis VI!) pour ne retenir que la force de l'iconographie, aussi somptueuse que judicieuse, et souligner la finesse de Le Goff qui choisit parmi le si riche bestiaire médiéval deux animaux, la légendaire licorne et le plus réel, mais bientôt mythifié, renard, pour insister la capitale porosité entre naturel et surnaturel qui caractérise l'univers médiéval. Ainsi c'est en traitant du pays de *cocagne*, utopie d'une société sans interdits, qu'il dévoile la vraie portée de l'enquête.

Le plus remarquable est l'insistance de Le Goff à inscrire cet

imaginaire dans une dimension européenne qui attesterait du ciment pérenne qu'il constituerait. Malgré les succès très spatialisés du Cid, de la Walkyrie, Robin ou Mélusine. Paradoxalement c'est en évoquant Roland, figure éminemment « nationale » puisqu'elle naît du « *texte fondateur de notre littérature, de notre culture et de notre histoire* » (Jean Dufournet), dont Jeanne d'Arc a récemment confisqué la fortune, qu'il enfonce le clou, spéculant sur les chances du chevalier chrétien, devenu paladin grâce à Boiardo et l'Arioste, de retrouver « *une place dans l'imaginaire européen* ». De fait, Le Goff veut ce fabuleux voyage dans le merveilleux – « *ce qui échappe à notre compréhension, bien que ce soit naturel* », défi-

nissait Gervais de Tilbury (1210) – comme le prolongement de son essai *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?* (Seuil, 2003), étudiant les avatars chronologiques de ses « héros », célébrés jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, quelque peu « oubliés » ensuite quand le « Moyen Âge » – la formule, du XVII<sup>e</sup>, en dit assez – n'est plus qu'une ère de ténèbres, avant la double requalification de l'âge romantique, puis de l'ère cinématographique.

Ph.-J. C.

★ Signalons la reprise en volumes d'articles donnés par Jacques Le Goff à la revue *L'Histoire* entre 1980 et 2004, *Un long Moyen Âge*, ouvert par une préface inédite de l'historien (Tallandier, 256 p., 23 €).

## LE MOYEN ÂGE ET LE SEPTIÈME ART

S'il pointe au hasard d'une note quelque divergence d'appréciation avec François Amy de la Bretèque, Jacques Le Goff souscrit à l'érudition et à la qualité des analyses de cet « *excellent historien du cinéma* ». Avec la parution d'une somme prodigieuse – *L'Imaginaire médiéval dans le cinéma occidental* (éd. Honoré Champion, 1 280 p., 170 €) –, chacun pourra mesurer l'ampleur de la production « médiévale » des origines du cinéma à 2003, les thèmes privilégiés (geste arthurien, croisades, hérésies et Inquisition...) mais aussi, plus rare et très précieux, les enjeux contextuels que le « goût » du Moyen Âge révèle.

S'il manque d'images, ce dictionnaire étourdissant – une gageure pour une thèse d'Etat ! – est d'ores et déjà une bible pour qui interroge la contemporanéité de l'imaginaire médiéval.

focalise l'aspiration d'une chrétienté habitée par une foi offrant une autre réalité que la simple matérialité.

Ce sont ces « merveilles » que Jacques Le Goff entend de présenter au fil de cet album dont le titre le convainc à peine. *Héros & Merveilles du Moyen Âge* : si la

Lancelot, Merlin ou Alexandre – curieusement écarté de l'étude –, il n'est pas de héros immaculé. Pas de perfection incarnée. Qu'on emprunte la figure à l'Histoire ou à la légende. Roland est excessif, Charlemagne comme Arthur des frères incestueux, le Cid un champion chrétien bien peu ferme dans

## Le mystère Louis XVI

Un portrait intelligent et lucide du roi décapité

**LOUIS XVI**  
de Jean-Christian Petitfils.  
Perrin, 1 132 p., 27 €.

Il n'est pas mémoire plus embrouillée, contradictoire et complexe que celle de Louis XVI. Ses images se superposent sans jamais se rencontrer : « *roi martyr* » des âmes pieuses et « *roi cochon* » des pamphlets et caricatures. A peine reprochera-t-on à l'excellent Jean-Christian Petitfils de n'avoir pas assez démêlé la contradiction des traces enchevêtrées d'un roi sans visage à force d'avoir été manipulé, défiguré, voire transfiguré par l'historiographie des deux derniers siècles : légitimiste d'un côté, républicaine de l'autre.

Car, franc-tireur de l'histoire dispensée de légitimité universitaire – « *Tempus* » reprend son *Fouquet* (Perrin, 640 p., 11 €) – Petitfils signe avec ce *Louis XVI* sa meilleure biographie. L'écriture en est élégante, rapide, prenante lorsqu'il affronte les moments tragiques de la vie de ce roi condamné – en évitant presque toujours le sel des larmes et les reflets tentateurs de la compassion.

C'est là le portrait lucide, intelligent, argumenté, d'un homme double : le souverain de droit divin, « l'oint du Seigneur » qu'il veut être jusqu'à demander que son sang ne retombe pas sur la France, mais aussi le mari et le père meurtri, l'homme inquiet et foudroyé par ses échecs, secret et jaloux de son pouvoir. C'est ce « double corps du roi » que la Révolution décapite le 21 janvier 1793, consacrant définitivement le transfert de la souveraineté, du Roi à la Nation.

La postérité n'aime pas les échecs et n'a retenu que l'image d'un homme apathique, maladroit, voire stupide, dépassé par les événements et sans grand sens politique.

Sans chercher à réhabiliter le successeur de Louis XV, Petitfils le dépeint comme un homme qui a eu l'intelligence de ses actes à défaut d'en avoir eu le courage, sinon devant la mort, ce qui n'est tout de même pas rien. Malgré une éducation bâclée, le jeune roi qui accède au trône à 19 ans en 1774 se forme vite aux arcanes de la politique,

modernise la monarchie et lui restitue sur la scène internationale la place qu'elle avait perdue depuis la désastreuse paix de 1763, arbitre de l'Europe pour avoir battu en brèche la puissance navale de l'Angleterre aux côtés des *Insurgents* américains.

Le drame du roi comme de l'homme tient au fond à son extrême solitude, entre une femme qui le méconnaît, une Cour qui le déteste, des privilégiés obstinés à faire échouer la monarchie administrative, rationnelle et centralisée qu'il tente en vain d'organiser, et une bourgeoisie à laquelle il ne saura pas tendre la main en mai 1789.

La Révolution réussira là où Louis XVI a échoué lorsqu'en 1787 il abandonna Calonne et son plan de réforme fiscale face à la résistance des Parlements et de l'Église. Deux ans plus tard, la « Révolution royale » est devenue la Révolution tout court.

## ÉNIGME ABSOLUE

Petitfils a raison de noter qu'à partir de ce moment-là la figure de cet homme timide et secret tourne à l'énigme absolue. Le plus grand mérite de l'auteur est d'avoir tenté d'en finir une bonne fois pour toutes avec la légende noire du double jeu d'un homme forcé par les événements, signant la Constitution et la désavouant tout à la fois. Face aux tenants des privilèges comme à ceux de la table rase, l'homme de Varennes est peut-être aussi le roi d'un programme politique finalement pas très éloigné de celui que son frère, devenu Louis XVIII, imposera en 1814 : un pouvoir exécutif fort contrebalancé par une représentation nationale permanente sur les bases de l'égalité et de la liberté.

Echec au Roi donc. Reste l'homme qui, selon la jolie formule de Petitfils, rachète le roi. Sur ce plan, l'exercice chrétien du pardon à ses bourreaux, la volonté constante et presque irréaliste de ne pas opposer la violence à la violence alors même que la politique l'aurait exigé, l'application systématique de la morale privée à l'action publique, donnent à ce roi déchu une modernité rêvée qui fascinerait encore longtemps.

Emmanuel de Waresquiel

**EROS/HERCULE**  
Pour une érotique du sport  
d'Alain Fleischer.  
La Musardine,  
« *L'attrape-corps* », 188 p., 13 €.

Ce livre de sociologue devrait retenir l'attention des historiens, notamment ceux de l'Antiquité grecque, où le sport n'a jamais réellement fait l'objet d'une approche de ce type. Car Fleischer souligne d'emblée l'antinomie qui semble placer Eros et Hercule, le plaisir amoureux et le sport, dos à dos plutôt que face à face. Le second ne met-il pas en œuvre dans ses exercices toutes les parties du corps sauf une, celle qui précisément est l'objet de tous les soins du second ? Et le sport ne fournirait-il pas un dérivatif idéal aux jeunes corps (mâles notamment) qu'un trop-plein d'énergie ferait chavirer plus que de raison

dans les plaisirs du sexe ? En d'autres termes, « *le sport, allié de l'ordre moral... propose contre la pente douce et dangereuse du désir... une forme de sainteté : santé, propreté, discipline et innocence* ».

Faux-semblants, montre Fleischer, car le dévoilement du corps est tout un, et jamais l'athlète ne laisse oublier qu'il est sexué. D'ailleurs le sport ne vise-t-il pas aussi à maintenir le corps à la fois séduisant et performant dans toutes ses fonctions ? Si l'analyse de Fleischer, fondée sur le monde actuel, où hommes et femmes se partagent stades et piscines, se montre pertinente, elle oblige à s'interroger à frais nouveaux sur le monde grec, où, certes, le sexe s'affiche clairement, puisque la nudité s'impose aux concurrents, mais où, en contrepartie, un seul sexe (ou presque) pratique et assiste. Le jeu de l'érotique s'en trouve singulière-

ment orienté vers un seul objet, et les responsables des gymnases en avaient parfaitement conscience puisqu'ils en interdisaient l'accès lorsque les enfants ou les jeunes gens dont ils avaient la charge suivaient les cours des maîtres payés par la cité. Cela laissait suffisamment d'espace, à d'autres moments ou en d'autres lieux, pour que s'exerce sur chacun la fascination du corps des éphèbes.

## ÉPREUVE ET SPECTACLE

Ainsi sport et sexe se rejoignent plus qu'il n'apparaît au départ, et, outre le goût de la compétition ou de la performance qui séduit plus d'un adepte, ils ont en commun d'être à la fois épreuve et spectacle, dans un système de valeurs et de représentations complémentaires et inversées. Le peu qui est caché du corps du sportif le plus dénudé se situe précisément au

centre du jeu amoureux, et Eros ne se donne à voir qu'à un seul spectateur, tandis qu'Hercule se livre à l'admiration de milliers, voire de millions d'individus de tous âges et des deux sexes par le relais de la télévision. Mais, dans les deux cas, règles, abandon de l'individu tout entier à sa discipline, respect des codes s'imposent à celui qui pratique. Les antagonismes repérés par une analyse superficielle se délitent ainsi peu à peu, obligeant l'historien à s'interroger sur la perception du corps de l'athlète au fil du temps. On a beaucoup et bien écrit récemment sur l'histoire du corps, sur celle de la beauté, mais sans remonter à l'Antiquité. Resterait sans doute à écrire une véritable histoire de la nudité. Dans cette perspective, le livre de Fleischer pose quelques jalons qui se révéleront féconds.

Maurice Sartre

## Ce crime « qui fait trembler tout l'univers »

**LA MORT DU VIEUX**  
Histoire du parricide  
au XIX<sup>e</sup> siècle  
de Sylvie Lapalus.  
Tallandier, 634 p., 27 €.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Allemand Zacharias Werner écrit : « *On dit que, lorsqu'un fils a tué son père, la main avec laquelle il a frappé sort du tombeau* ». En France, jusqu'en 1832, le « *double supplice* » du condamné convaincu de parricide, qui consiste à le conduire à l'échafaud, un voile noir sur la tête, pour lui faire subir l'ablation du poignet droit avant décapitation, traduit la considération pénale de cette forme d'homicide, « *odieux* », « *monstrueux* », « *qui fait trembler tout l'univers* ».

Avec *La Mort du vieux*, Sylvie Lapalus retrace l'histoire du parricide et du matricide dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle analyse 771 affaires jugées aux assises entre 1825 et 1913, des discours contemporains – d'écrivains, journalistes, médi-

cins... – et trois autobiographies de criminels servant de fil rouge au long de l'ouvrage (celles de Claude C., Charles Double et du plus fameux Pierre Rivière). Le judiciaire parti pris de la diversité de la documentation permet de montrer les écarts et les paradoxes entre les représentations sociales et la « *réalité* » du crime.

Bien qu'exceptionnel (12 affaires jugées par an), le parricide n'en demeure pas moins objet fantasmagorique. Son aspect intolérable n'entraîne pas une plus grande sévérité de la justice (taux d'acquiescement de 30 % au cours du siècle et baisse très sensible du nombre de peines capitales prononcées).

## CONTESTATION RADICALE

Si l'auteur d'un parricide est, pour le corps médical, un aliéné, un dégénéré aux tares héréditaires (comme en témoigne la bataille d'experts autour du cas Rivière en 1835) ou, pour l'inconscient collectif, un adolescent cupide et margi-

nal, révolté contre l'ordre paternel, la documentation des assises donne à voir, à l'inverse, un homme entre 20 et 30 ans, fils légitime, aimé, marié, issu de la petite et moyenne paysannerie, dont le crime n'est bien souvent que « *le dernier acte d'un drame de longue haleine* » précédé par des conflits patrimoniaux latents. L'étude de ce crime permet donc à l'historienne de mettre au jour les valeurs et les normes de la société du temps. Le parricide peut être vu avec Ernest Dupré comme « *une perversion du sentiment familial* », un crime terrible qui rompt le lien social dans un siècle qui a vu la fin de l'autorité paternelle (qu'on pense à la loi de 1889 sur « *la déchéance paternelle des pères indignes* » !).

En fine, en effet, le parricide est perçu comme une contestation radicale de l'autorité paternelle, un mode de règlement des dysfonctionnements du lien familial (comme dans les cas de fils instrumenta-

lisés par la mère pour se débarrasser du père). Mais les profonds enjeux révélés par cet homicide sont surtout valables pour un crime perpétré par le fils et pour le parricide au sens restreint et non juridique du terme (« *meurtre du père ou de la mère ou de tout autre ascendant légitime* »). Le matricide n'est pas en effet un parricide comme les autres et échappe en grande partie aux analyses finales de l'auteur sur l'érosion de la *patria potestas* ou sur le lien symbolique de ce crime avec le régime de 1793. Les matricides commis par des fils relèvent d'une autre logique, même si la diabolisation et la virilisation de la figure maternelle débouchent sur un crime qui, indirectement, sanctionne aussi la faillite du père.

En centrant l'étude sur ce « *crime contre l'humanité* » du XIX<sup>e</sup> siècle, Sylvie Lapalus signe un beau livre à la croisée de l'histoire de la criminalité, de la justice et de la famille.

Didier Lett

# L'œuf mayonnaise, avec ou sans œuf

Tandis qu'Alain Schifres et Philippe Delerm convoquent leurs souvenirs pour établir l'inventaire des petits plaisirs de la vie, Emmanuel Venet met en œuvre sa « mémoire médicale »

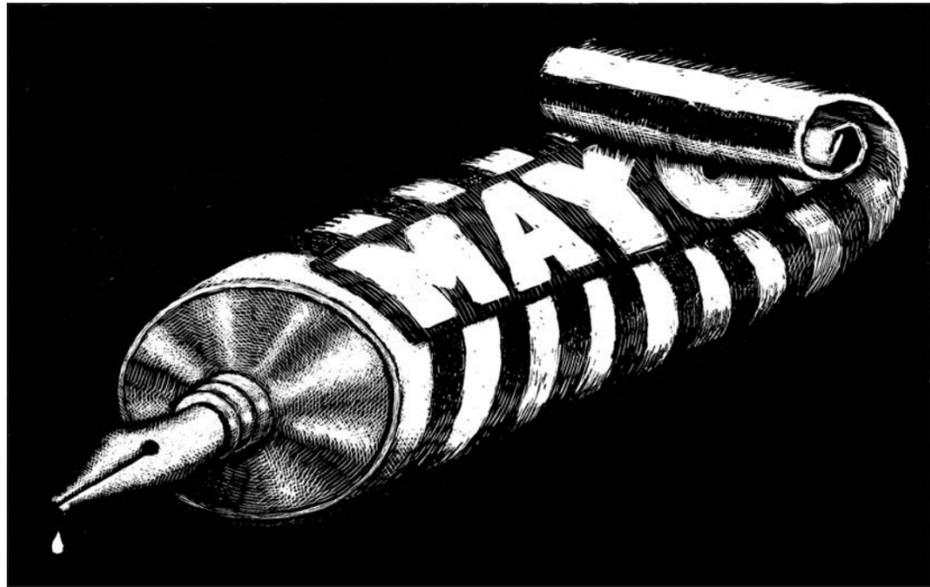
**DICTIONNAIRE AMOUREUX DES PETITS PLAISIRS**  
d'Alain Schifres.  
Plon, 460 p., 24 €.

**PRÉCIS DE MÉDECINE IMAGINAIRE**  
d'Emmanuel Venet.  
Ed. Verdier, 124 p., 12 €.

**DICKENS, BARBE À PAPA ET AUTRES NOURRITURES DÉLECTABLES**  
de Philippe Delerm.  
Gallimard, « L'Arpenteur », 108 p., 9,90 €.

Il n'y a pas si longtemps, en haut et à gauche de la dernière page de ce journal, en lieu et place d'Eric Fottorino aujourd'hui, Pierre Georges chroniquait l'actualité, son actualité. D'humeur vagabonde, il lui arrivait parfois de parler de lui, de sa famille, de ces mille et une petites choses qui agrémentent la vie. Ainsi, en ce 7 mai 1999, éprouva-t-il le besoin impérieux de nous entretenir, au débotté, de son gendarme de grand-père, Grand-papa Auguste. On y pensait l'autre jour en savourant le formidable *Dictionnaire amoureux des menus plaisirs* d'Alain Schifres, autre grande plume de la presse – il fut en particulier journaliste au *Nouvel Observateur* et à *L'Express*. C'est un exercice très difficile d'évoquer ses petits riens sans lasser le lecteur. C'est encore mieux lorsque cela le fait sourire ou, cela arrive, lorsqu'au tournant d'une phrase, il se trouve plongé dans une sorte d'introspection qui frise l'autoanalyse.

Prenez l'œuf mayonnaise. Ses adeptes se comptent en France par centaines de milliers. On en connaît même de célèbres, tel Philippe Solers, qui en font une dégustation quotidienne. « *Quand on m'a offert de composer ce dictionnaire*, écrit Schifres, *ma première pensée amoureuse fut pour l'œuf mayonnaise. On peut se délecter de la mythologie grecque et romaine, s'engouffrer de la nuque des femmes, savourer le haut Moyen Âge, s'enthousiasmer pour les hérésies, se régaler des orages d'été, il n'y a pas de bonheur plus simple et plus rond que celui d'engouffrer un de ces œufs mayo.* » Tout est dit ? Ce serait trop facile, le chapitre incomplet sans cette question dont Schifres admet qu'il en mesure toute la gravité : « *L'œuf mayonnaise*



*n'est-il pas une excuse à la mayonnaise ?* » Sans fard, courageusement, il confesse qu'il lui est arrivé « *de sentir obscurément, et c'est à glacer le sang, qu'à un colin froid sans mayonnaise, [il] préfère une mayonnaise sans colin froid.* »

Chacun jugera pour ce qui le concerne, avant d'aller flâner du côté des coupures de presse gardées en vrac dans des boîtes à chaussures, de faire une descente au frigo – « *l'un des deux endroits au monde où vous êtes sûr de trouver de la lumière. L'autre c'est Las Vegas* » – et de se « *vernir* » dans des dictionnaires. Le temps de se régaler d'un fait divers et de rendre hommage pêle-mêle aux brèves de Félix Fénéon, aux couvertures du *Radar* quand y dessinait Di Marco, et nous voilà replongé dans l'atmosphère si particulière des jours d'élection. Pour l'occasion, Schifres se fait lyrique : « *Je dirai la beauté du scrutin, les files d'attente sous les préaux, le sandwich au jambon des assesseurs. Jamais assez de voter.* » Magnifique description de ces journées où l'école publique devient la maison du peuple.

Parfois l'écriture fait penser au Goscinny du *Petit Nicolas* : « *Quand les hommes d'Etat se visitent entre eux, ils commencent par s'asseoir des deux côtés d'un guéridon. Dans des*

*fauteuils pareils, ils causent ou font semblant.* » Parfois, le dictionnaire se fait plus littéraire : « *Il n'y a pas de bonheur plus grand que d'aller tôt le matin, quand la brume se déchire, parmi les forêts et les prés, froissant les fougères et rabattant les graminées, respirant le parfum de l'humus et l'odeur des bois pourrissants, à la découverte des giroles et des cèpes, des mousserons délicats et des cratelles funèbres, et je n'oublie pas la lépiote pudique des lisières (coulemelle rougissante pour les familiers), non il n'y a pas de bonheur plus grand, de plus belle joie, m'a-t-on dit.* » Avant de chuter, dépité : « *Car pour ma part, je ne trouve rien. Jamais. Nulle part.* »

#### PETIT JEU DES SOUVENIRS

C'est très difficile de convoquer ainsi sa mémoire et de dresser cette sorte d'inventaire proustien des petits bonheurs. Dans un genre plus spécialisé – il s'agirait ici d'une mémoire « médicale » –, Emmanuel Venet, un psychiatre lyonnais, y réussit lui aussi fort bien dans son *Précis de médecine imaginaire*. Plus exactement dans la quatrième partie de son ouvrage joliment intitulée « *Imprécis de thérapeutique* ». Lisez ces pages consacrées au « *supplice* » de la

cuti ou du vaccin à l'école, aux médicaments – « *dans ce mitan des années soixante, le mot pilule changeait de sens et nourrissait les polémiques. Un monde s'effondrait, mais de cet effondrement de nous parvenait que la rumeur, et nous l'écouions pas* », et c'est votre propre mémoire qui sera à son tour mise en éveil.

Dans *Dickens, barbe à papa et autres nourritures délectables* (1), Philippe Delerm s'est également essayé au petit jeu des souvenirs. On y sourit moins que chez Schifres, même s'il arrive aux deux de partager des nourritures communes. Tintin par exemple. « *Je ne connais, dit Schifres, que la Recherche du temps perdu pour avoir cet effet sédatif. Dans des genres assez différents, Proust et Hergé nous délivrent du temps et de la mort.* »

**Franck Nouchi**

★ Philippe Delerm publie par ailleurs un nouveau roman, *La Bulle de Tiepolo*, Ed. Gallimard, 120 p., 10,90 €. Chez le même éditeur, en « Folio », vient d'être réédité *La Sieste assassinée* (n° 412).

(1) Egalement disponible en CD dans la collection « *Ecoutez lire* » de Gallimard (lu par Jean-Pierre Cassel).

# Le silence et le sida

Un réquisitoire contre l'attitude de Pékin face à la pandémie

**LE SANG DE LA CHINE**  
**Quand le silence tue**  
de Pierre Haski  
avec des photographies  
de Bertrand Meunier.  
Grasset, 228 p., 18 €.

Un quart de siècle après l'émergence de la pandémie, l'histoire du sida dans l'espèce humaine reste, pour une large part, à écrire. Correspondant en Chine du quotidien français *Libération*, Pierre Haski apporte sur ce thème des éléments encore beaucoup trop mal connus. Prolongeant les reportages qu'il a déjà consacrés à ce sujet depuis 2001, son livre est un véritable réquisitoire contre le régime de Pékin.

Les responsables de la quasi-totalité des nations asiatiques ont longtemps pensé que leurs pays étaient « naturellement » protégés contre une maladie sévissant sur les continents américain, européen et africain. Confrontés à une réalité épidémiologique qui prenait les dimensions d'une catastrophe, les uns, comme la Thaïlande, finirent néanmoins par accepter de mettre en œuvre une politique préventive, notamment dans le secteur de la prostitution ; d'autres, comme la Chine, choisirent le déni : une maladie apparue dans les communautés homosexuelles et toxicomanes occidentales ne pouvait raisonnablement concerner un pays de plus d'un milliard d'habitants dirigé depuis 1949 par un Parti communiste qui fait du puritanisme une forme de morale officielle. Le sida ne pouvant exister en Chine, la Chine n'avait aucune raison de s'intéresser au sida.

C'était bien évidemment compter sans la contagiosité d'un virus découvert en France en 1983 et dont on sut très vite qu'il était transmissible par les voies sanguine et sexuelle ; un virus qui, de ce fait, se joue autant des frontières que des idéologies. L'ouvrage de Pierre Haski rappelle que c'est au début des années 1990 que les autorités sanitaires de la province du Henan donnèrent leur aval à la mise en place d'un système de collectes intensives et rémunérées de plasma chez les paysans les plus pauvres de cette zone rurale du centre de la Chine, qui compte environ 90 millions d'habitants.

Quatre sociétés liées à l'armée chinoise, au ministère de la santé et à la province du Henan auraient à cette époque passé des contrats dans le but de développer la production industrielle de dérivés plas-

matiques. Les conditions d'hygiène on ne peut plus déplorables de ces entreprises de plasmaphère contribuèrent à la diffusion rapide du virus du sida mais aussi de ceux des hépatites B et C dans une population qui ignorait jusqu'à l'existence de maladies pouvant être transmises d'abord par le sang avant de l'être ensuite par le sexe.

Impossible de savoir combien de personnes, dans cette seule province, ont ainsi été contaminées (selon les estimations, il y en aurait entre plusieurs dizaines de milliers et près d'un million). L'absence de campagne de dépistage fait que la maladie continue à se transmettre, les personnes infectées ignorant qu'elles sont contagieuses.

#### APPÂT DU GAIN ET CORRUPTION

L'appât du gain dans une Chine où l'on peut officiellement s'enrichir, la pauvreté des paysans sollicités et la corruption de fonctionnaires provinciaux sont directement à l'origine de ce scandale. Par ailleurs l'absence de contrôle démocratique et la censure frappant toute forme de « mauvaise nouvelle » font que Pékin a longtemps passé les faits sous silence.

Un des mérites de l'ouvrage de Pierre Haski est de montrer à quel point la révélation de l'existence d'une maladie infectieuse comme le sida peut assez vite bouleverser des équilibres sociaux que l'on pouvait tenir pour immuables. En dépit du silence imposé par les autorités sur le scandale dont sont victimes les pauvres paysans du Henan, la Chine n'a pas pu faire taire quelques courageux médecins et journalistes dont la parole a pu être amplifiée par des ONG occidentales. Les dirigeants chinois sont ainsi aujourd'hui contraints de reconnaître non seulement la réalité de la toxicomanie et de l'homosexualité dans le pays, mais aussi l'existence de mouvements issus de la société civile engagés dans la lutte contre le sida et la défense de ceux qui en souffrent.

Désormais la principale question est de savoir quand la Chine acceptera cette vérité désormais bien établie par l'expérience : aucun pays dans le monde n'est parvenu à contrecarrer la progression sans fin de cette épidémie sans dispenser au plus vite des soins adaptés à tous les malades ni sans développer, dans un espace démocratique, une politique d'information ouverte, de dépistage volontaire et de réduction des risques.

**Jean-Yves Nau**

# Le drame et les dénis d'Israël

La paix est-elle possible tant qu'existera un mur entre Israéliens et Palestiniens ?

**LES EMMURÉS**  
**La dérive suicidaire de la société israélienne,**  
de Sylvain Cypel.

La Découverte, 444 p., 23 €.

Les lecteurs du *Monde* connaissent Sylvain Cypel, qui en est l'un des rédacteurs en chef. Son ouvrage est à la fois un journal issu d'un séjour de douze ans en Israël dans les années 1960-1970 et de nombreuses visites postérieures, dont les lecteurs du quotidien ont eu la primeur, et un livre d'histoire, un des meilleurs assurément qu'il m'ait été donné de lire sur ce pays à la fois vieux et neuf, comme le disait Herzl dans un livre au titre prophétique, *Altneuland*. Sylvain Cypel connaît bien les deux côtés de la barricade : il a fait des études en hébreu, fils d'un père qui fut rédacteur en chef d'un journal yid-

#### ■ Pierre Vidal-Naquet

dish ; il a enquêté sur Camp David et « couvert » la seconde Intifada.

Cypel part d'une double constatation : quatre ans et demi après le début de la seconde Intifada, le 29 septembre 2000, « *la société palestinienne est exsangue, démembrée et au bord du chaos* », et « *la société israélienne, tendue comme jamais, est en plein désarroi* ». Oslo (1993) est mort, et le pacte de Genève, qui seul a ouvert, en 2004, un programme réaliste, a été déclaré par Sharon « *pire qu'Oslo* ».

Le mot-clef du livre est le mot « *déni* ». Pendant longtemps, en

France et dans le monde occidental, on n'a vu qu'un seul déni, celui que symbolisait le « *refus arabe* », comme l'appelait Maxime Rodinson. Lors de sa visite historique à Jérusalem, Sadate a mis un terme à ce refus dans sa globalité. Il n'en subsiste pas moins ce que Cypel appelle « *la difficulté palestinienne à appréhender les Israéliens* ». Mais le déni israélien existe, lui aussi, profond, existentiel. Rencontrant Golda Meir en 1967, en compagnie de Laurent Schwartz et d'Alfred Kastler, au domicile de Daniel Mayer, je lui avais parlé de la suggestion, que nous avions été plusieurs à émettre, dès le mois de juin et la guerre de six jours, de créer un Etat palestinien. Elle s'exclama : « *Where to put it ?* » (« *Où l'installer ?* »). Elle alla même jusqu'à se prononcer pour l'annexion de la bande de Gaza.

Chez beaucoup (la majorité ?) d'Israéliens, les Palestiniens n'existent pas en tant que tels. Le premier déni porte naturellement sur les conditions de la création de l'Etat en 1948 : le « *Retour* », avec ce qu'il comporte de mythes et de mensonges. On admet l'existence du massacre de Deir Yassine, parce qu'il fut, principalement, l'œuvre de « *dissidents* » de l'Irgoun et du groupe Stern, mais on nie l'existence de celui de Tantoura, le 23 mai 1948, découvert par un vieil étudiant de l'université de Haïfa, alors que les archives de Tsahal attestent de sa réalité, et même un historien sérieux comme Elie Barnavi s'associe à cette dénégation.

Le rapport au passé est à ce point pervers en Israël qu'on proclame la continuité entre les héros du siège de Jérusalem en 70 de notre ère et les combattants de 1948, sautant allégrement par-dessus vingt siècles de diaspora, frappés d'un signe négatif. Par rapport aux Palestiniens, il y a une double dénégation : on nie les avoir expulsés en 1948, et on nie aujourd'hui exercer sur eux une domination. La « *pureté des armes* » est proclamée, à défaut d'être toujours réelle. Entre Israéliens et Palestiniens, y aura-t-il un jour une Commission vérité et réconciliation, comme c'est le cas en Union sud-africaine ?

#### « Océan de mensonges »

Le pire peut-être est que l'historien qui, plus que tout autre en Israël, a mis en lumière, en travaillant sur les archives, la réalité de l'expulsion de 1948, Benny Morris, en est maintenant à la justifier, voire à regretter qu'elle n'ait pas été poussée à son terme. Cypel a intitulé son chapitre 2 : « *La pureté des armes ou comment éluder un océan de mensonges* ».

Et c'est ainsi qu'Arafat est en réalité, ou plutôt était, « *égyptien* », qu'Israël se compare à une « *villa dans la jungle* », que la torture a été légitimée un temps par la Cour suprême, mais qu'elle est interrompue par le shabbat. En bref, on est parfois tenté d'utiliser à propos d'Israël le mot de Woody Allen sur les Autrichiens, « *ce peuple convaincu qu'Hitler était allemand et Beethoven autrichien* ».

Passé lointain ? Hélas, Oslo a conduit à un immense gâchis, que la brèche ouverte par la poignée de main de Washington, le 13 septembre 1993, n'a pas été irréversible, que Barak n'a pas osé, que Sharon n'a pas voulu, que l'ordre donné à Arafat de « *faire cesser le terrorisme* » lui supposait un pouvoir dont on s'était acharné à le démunir, et que si l'occupation a été pendant vingt ans, de 1967 à 1987, relativement « *tranquille* », elle a bien cessé de l'être, et que le « *mur* » de séparation enferme les Israéliens autant que les Palestiniens.

Le drame d'Israël est qu'il ressemble de plus en plus à la caricature que ses ennemis ont depuis longtemps tracée de lui ; et, inversement, le drame des Palestiniens est aujourd'hui « *la primauté prise par le terrorisme suicidaire sur toute autre forme de résistance* ». Sylvain Cypel est certes conscient, autant que tout autre, qu'il ne peut pas y avoir de symétrie absolue entre les dominants et les dominés, mais les fautes structurelles d'Israël ne sont pas une excuse suffisante pour justifier celles de la classe politique qui parle au nom des Palestiniens.

Il était absurde de comparer Arafat à Ben Laden. Comme le disait en 2001 Ami Ayalon, ancien chef des services spéciaux israéliens : « *Ben est le gourou d'une secte très nuisible qui vise au chaos et n'a que faire de la communauté internationale. Arafat, lui, rêve d'y être accepté.* » Arafat ne rêve plus, mais ce rêve n'est-il pas celui de tout un peuple ? Sera-t-il un jour accompli ?

Auteur déjà d'une bonne douzaine d'ouvrages, ce philosophe atypique commence à être reconnu hors de France

# Paul Audi, penseur en solitaire

Le travail de la pensée est souvent fait d'intuition et de tâtonnement. Du côté intuition, un penseur sait d'emblée où il se trouve et où il veut aller. Même s'il ne possède aucune représentation claire et nette de sa situation, les thèmes qu'il choisit, l'élan qui le porte indiquent une forme de certitude. Il arrive qu'elle s'ignore longtemps, que des années soient nécessaires pour mettre en place les pièces du puzzle et discerner enfin sa figure centrale. Un jour, cette marche à l'aveugle cesse. Celui qui chemine voit où il est, distingue vers quoi il s'efforce d'aller. Et les autres, à leur tour, peuvent s'y repérer.

C'est ce qui arrive aujourd'hui à Paul Audi. Ce philosophe atypique a publié, depuis 1994, pas moins de treize livres, sans compter une bonne série d'articles de revues ou de chapitres dans des ouvrages collectifs. Le point commun de ces textes semblait difficile à préciser. On y retrouve évidemment une même sorte de fièvre ou de tension, une série de préoccupations où se conjoignent la vie du corps et la création artistique, l'éthique et la passion, le souci d'ancrer la pensée dans la vie physique et l'attention à une exigence qui dépasse les limites de soi. Mais quel rapport entre Rousseau, auquel ce normalien agrégé de philo a consacré sa thèse, et les créateurs, apparemment si dis-

semblables, successivement abordés de livre en livre : Picasso, Mallarmé, Schopenhauer, Wittgenstein, Nietzsche ? Si l'on ajoute Michel Henry et Romain Gary, la perplexité ne fait que croître. Comment tout cela tient-il ensemble ?

« Ce qui m'intéresse avant tout, chez ces auteurs d'exception, auxquels on pourrait encore ajouter Montaigne ou Kafka, Descartes ou Thomas Bernhard, c'est une certaine intranquillité, une conscience de notre réalité toujours écartelée entre l'amour de soi et le désespoir, précise Paul Audi. Cette intranquillité ne les a pas empêchés de vouloir faire de la vie quelque chose d'autre et de plus élevé que ce qu'elle est en réalité. Par ce désir, ils touchent à une forme de réjouissance sans fin dont je voudrais, en philosophie, percer le secret. C'est pourquoi ces figures héroïques passent loin de notre époque, qui s'emploie à faire honte à ceux qui cherchent à intensifier la vie et à élargir le champ de ses possibles. »

## GOÛT DU DÉSESPOIR

Pour saisir le sens et les conditions de cette intensification et de cette « réjouissance », il faut lire le dernier livre de Paul Audi, intitulé simplement *Créer* (Encre Marine, 430 p., 29 €). On comprend avec ce texte l'unité profonde de ses pérégrinations antérieures. Elles

convergent toutes vers ce qu'il nomme « *théorie esth/éthique* ». L'idée centrale, à la fois curieuse et neuve, est que l'acte de création et le comportement éthique ne forment, dans le fond, qu'un seul et même geste, qui naît de la vie elle-même et finalement l'excède. « C'est l'excédence de la vie, la plénitude débordante, irréductible du vivre, que l'individu ne peut mettre à distance de soi, c'est cela qui fonde dans les profondeurs de l'être le règne de l'activité créatrice. » Quant à l'éthique, indissociable de cet excès de la vie sur elle-même, elle consiste d'abord, pour Audi, en un travail sur soi. « Un travail, ajoute-t-il, où c'est moi-même qui suis la tâche. » C'est ainsi l'acte même de création qui se révèle éthique et esthétique tout ensemble. On se trouve fort loin d'une conception simplement normative et seulement rationnelle de la moralité.

Se serait-on éloigné de la philosophie ? Il ne semble pas. « La philosophie, dit Paul Audi, ne s'accomplit qu'au sein d'un corps à corps avec cela même qui, en nous-mêmes, nous dépasse. Or, ce qui nous dépasse n'est pas le monde, ce n'est pas ce qui relève d'un "dehors", c'est ce qui nous situe, sans forcément que nous le voulions, mais toujours solitairement, sur ce que j'appelle le plan de la vie, qui ne



LEA CRESPI POUR « LE MONDE »

recouvre ni le champ social ni l'espace politique. »

D'où vient cette relation singulière à la solitude ? Comment s'est constituée chez ce philosophe la distance, autrefois courante, aujourd'hui si rare, envers l'agitation du temps ? Sans doute, pour l'entrevoir, faut-il savoir que Paul Audi est né en 1963 au Liban. Il a connu les déchirures d'un pays en guerre, l'exil dû à la violence, et le goût du désespoir. Il rechigne à parler de ce passé, certaines blessures étant encore sensibles, et rappelle seulement la phrase qui l'a fait entrer en philosophie. Elle ouvre les *Réveries*

de *promeneur solitaire* de Rousseau : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. » Est-ce pour cela que son parcours est ponctué de ruptures, comme autant de gestes pour maintenir un écart ? Paul Audi a choisi de quitter l'Université et de ne pas faire carrière dans l'enseignement. Il a préféré devenir consultant, se consacrer avant tout à écrire. Editeur, codirecteur durant plusieurs années de la collection « Perspectives critiques » aux Presses universitaires de France, il a choisi de mettre aussi un terme à ce type d'activité. Ce n'est

peut-être que provisoire : il dirige déjà un *Cahier de l'Herne* consacré à Romain Gary, qui doit paraître à l'automne.

Depuis quelque temps, ce solitaire hyperactif commence à être reconnu pour ce qu'il devient : un de nos rares vrais philosophes, tout simplement. Voilà que les États-Unis et le Canada l'invitent et commencent à le fêter. Ses livres sont en cours de traduction aux Pays-Bas ou en Espagne. Bref, on s'avise, en plusieurs lieux, qu'en France un philosophe est né. Ne soyons pas les derniers avertis.

Roger-Pol Droit

Jean-Paul Duviols analyse comment cet artiste, influencé par Rousseau et Buffon, a rendu compte de la naissance de l'image d'une nation

# Jean-Baptiste Debret, un « peintre philosophe » en voyage au Brésil

Dans la série « Grands Formats » des éditions Chandeigne, on se souvient du captivant album *Rio de Janeiro, la ville métisse*, qui croisait les regards des historiens Serge Gruzinski et Luiz Felipe de Alencastro, celui du romancier guinéen Tierno Monémbo et celui, plus ancien, d'un peintre formé dans l'atelier de David. Parent et élève du célèbre maître néo-classique, Jean-Baptiste Debret (1768-1848), membre de la « mission artistique française » chargée de fonder à Rio une Ecole royale des sciences, arts et métiers à la demande de Joao VI, roi du Portugal et du Brésil, reprit à son retour, pour l'Académie des beaux-arts de Paris, ses aquarelles. Il en fit une somme, *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, véritable reportage littéraire et graphique paru entre 1834 et 1839, fruit des observations et de la documentation qu'il avait accumulées en quinze ans de séjour outre-Atlantique (1816-1831). C'est de ce recueil de lithographies que provenaient les 70 reproductions du premier album. Des deux derniers volets de l'étude en fait, sur les Noirs réduits en esclavage et sur la société blanche et créole de Rio et de la cour royale.

Manquait le temps inaugural, consacré aux Indiens des littoraux atlantiques – il n'était alors pas question de s'aventurer sur les terres amazoniennes –, un « oubli » que corrige aujourd'hui *Les Indiens du Brésil* (illustrations et commentaires de Jean-Baptiste Debret, présentés par Jean-Paul Duviols, éd. Chandeigne, 152 p., 35 €).

Parallèlement à l'édition dans la « Magellane » (où il proposait naguère une analyse iconographique des terrifiantes gravures de Théodore de Bry illustrant *La Destruction des Indes*, de Bartolomé de Las Casas [1995]) d'*Un nouveau monde* (304 p., 25 €), recueil des textes dont on dispose sur les voyages d'Amerigo Vespucci, qu'il a traduits et annotés, Duviols livre donc l'intégralité du premier volet de ce *Voyage pittoresque*, regard unique sur la véritable naissance de l'image d'une nation, puisque c'est durant son séjour, en 1822, que le Brésil accéda à l'indépendance.

Si le dessin des armes, parures et relevés botaniques est marqué par l'esthétique de l'*Encyclopédie*, la composition des scènes renvoie à un éloge de l'« état de nature » et à une vision du « bon sauvage » revisitée par la posture anti-

que ou biblique chère à la manière néo-classique. Debret n'est-il qu'un héritier ou son dessin ouvre-t-il d'autres perspectives ?

« Peintre philosophe », Jean-Baptiste Debret a « classé » et commenté ses documents selon les critères chronologiques. Son intérêt pour les groupes indiens « primitifs » ne révèle peut-être pas autant d'intensité et de pénétration que les textes d'Auguste de Saint-Hilaire, mais il est étroitement lié à la description de la société brésilienne des premiers temps de l'indépendance et, à bien des égards, préfigure l'ethnologie fondée sur l'observation et la réflexion comparatiste dans la ligne inaugurée au XVI<sup>e</sup> siècle par Montaigne et Jean de Léry. Après *Rio de Janeiro, ville métisse*, je tenais à publier le texte intégral et toute l'iconographie du premier volume, proposant un document brut et non une étude approfondie comme je l'ai fait pour Vespucci.

Comment expliquer la composition singulière de l'ouvrage ?

Le découpage et l'isolement des Indiens correspondait bien à une réalité après trois siècles de colonie. Malgré l'abolition de l'esclavage des Indiens, les plus « barbares » d'entre eux étaient voués et même

volontairement condamnés à l'exécution (exécutée par d'autres Indiens « civilisés » ou par des esclaves noirs) ou au métissage. Debret a voulu compléter son « étude », qui reste dans les limites d'un rapport de mission, par des dessins relatifs à la culture matérielle des quelques groupes sur lesquels il avait pu recueillir une documentation. Influencé par Rousseau et Buffon, il ne pouvait négliger le « paradis des botanistes ». Bougainville, lors de son escale à Rio, avait dû faire mettre aux fers Commerson, qui s'épuisait toute la journée à herboriser.

Quelle fortune ce rapport érudite et pittoresque a-t-il connue ?

L'ouvrage de Debret a été utilisé systématiquement dans toutes les études ou essais sur le Brésil pour la qualité et la précision de ses dessins (quelque peu mis en scène), mais il a toujours été méconnu sur le plan de l'écriture.

On découvre les gloses de Debret sans commentaires ni contrepoints les actualisant. Est-ce pour éviter de donner le dernier mot à une optique « lévi-straussienne » dont la « tristesse » contredit la nette fascination du peintre pour l'« intelligence barbare » ?

La philanthropie paternaliste de l'artiste, héritée des Lumières, ne remet pas en cause, pas encore, l'observateur occidental. Lévi-Strauss s'inscrit lui plus nettement dans la ligne de Montaigne, interrogeant le relativisme des cultures. Debret n'est pas à ce

niveau-là. Et il ne manifeste pas cette attention particulière de l'ethnologue contemporain. Il n'en dit pas moins un moment-clé de l'affirmation du Brésil comme nation.

Propos recueillis par Philippe-Jean Catinchi

## Bush, atout sexe

Suite de la page 1

Et même si l'issue nous est connue, on aurait tort de jouer les fines bouches, car Annette Lévy-Willard sait parfaitement nous tenir en haleine, grâce à sa verve mordante, son trait pertinent et cet humour décapant qui firent le sel de ses *Chroniques de Los Angeles* (2).

C'est le 1<sup>er</sup> février 2004 que tout débute. Comme chaque année, l'Amérique s'arrête, pour commémorer, dans le foot et la bière, à l'occasion de la finale du Super Bowl, grande messe familiale et cathodique. La

mi-temps est sifflée, place à l'intermède publicitaire et musical lors duquel le chanteur Justin Timberlake arrache le corset de sa partenaire, Janet Jackson, lui découvrant un sein. Devant le sacrilège, il n'en faut pas plus pour que, « dans les heures, dans les jours qui suivent, le volcan du puritanisme en éruption noie le continent sous un déluge de protestations, de poursuites légales des associations familiales ».

La hache de la guerre sexuelle est déterrée par les républicains qui voient dans ce sein une aubaine pour cacher la forêt de sujets qui les embarrassent (chômage, coût financier et humain de l'intervention en Irak, etc.). Loin d'esquiver, le camp

progressiste redresse le sexe – pardon, la tête –, et réplique avec les juges de la Cour suprême du Massachusetts, qui autorisent, le 4 février, le mariage gay. Après Boston puis San Francisco, la vague rose s'étend, débordant les démocrates, qui « ne voient pas la catastrophe arriver ». Et l'amplification médiatico-politique qui va permettre aux républicains, autour de God, de rassembler au-delà de leurs cercles traditionnels, contre ce péril moral. Tous azimuts, ils tirent sur le mariage homosexuel, l'avortement (via une loi sur « les victimes non nées »), les cellules embryonnaires. Sur fond de faits divers (tel le procès Michael Jackson) qui régalaient une Amérique schi-

zophène, aussi prompt à interdire la diffusion à la télé d'*Il faut sauver le soldat Ryan*, vulgaire et violent, qu'à accourir pour aller voir *La Passion du Christ*, de Mel Gibson.

Rien d'étonnant donc qu'au soir du scrutin les valeurs morales arrivent en tête des préoccupations d'un Américain sur cinq ! Reste qu'aussitôt vainqueurs les républicains remettent le « sexe » dans la boîte électorale. Alors qui a véritablement gagné cette bataille ? « Personne, conclut douce-amère Annette Lévy-Willard, elle continue. L'autre guerre aussi. »

Christine Rousseau

(2) Le Livre de Poche, n° 30361.